

Trace, information, écriture

*Séminaire au Collège international de philosophie
2019-2020*

Didier Vaudène

II.1 – Transphénoménalité, information *Transphénoménalité de l'information*

§1 – Remarque de méthode : les fictions	3
Le schéma des fictions	3
Croyance <i>versus</i> fiction : des schémas isotopes complémentaires	5
§2 – La fiction de la transphénoménalité	7
Pratiques ordinaires de transphénoménalité	8
La traduction transphénoménale au quotidien	9
Le télégraphe de Samuel Morse (1837)	12
Le télégraphe d'Émile Baudot (1874)	13
La traduction transphénoménale (1) l'invariant « 1 parmi <i>n</i> »	13
§3 – Les systèmes de différences pures	16
La traduction transphénoménale (2) l'invariant comme système de différences pures	16
Les systèmes de différences pures : indiscernabilité et symétrie	18
Les systèmes de différences pures : le problème de la figuration	19
Les systèmes de différences pures : incomparabilité et clôture	20
§4 – Les fibres de persistance	24
La traduction transphénoménale (3) Les fibres de persistance	24
Remarque sur l'indiscernabilité	26
Remarques sur les jonctions	27

Collège international de philosophie
Séminaire, 2019-2020



Trace, information, écriture

II.1 Transphénoménalité, information

1. Remarque de méthode : les fictions
2. La fiction de la transphénoménalité
3. Les systèmes de différences pures
4. Les fibres de persistance
5. L'identité interprétée des lettres
6. Un double glissement information/information

Ce qui périt
par un peu plus de précision
est un mythe.

Paul Valéry
Petite lettre sur les mythes

Didier Vaudène 2019

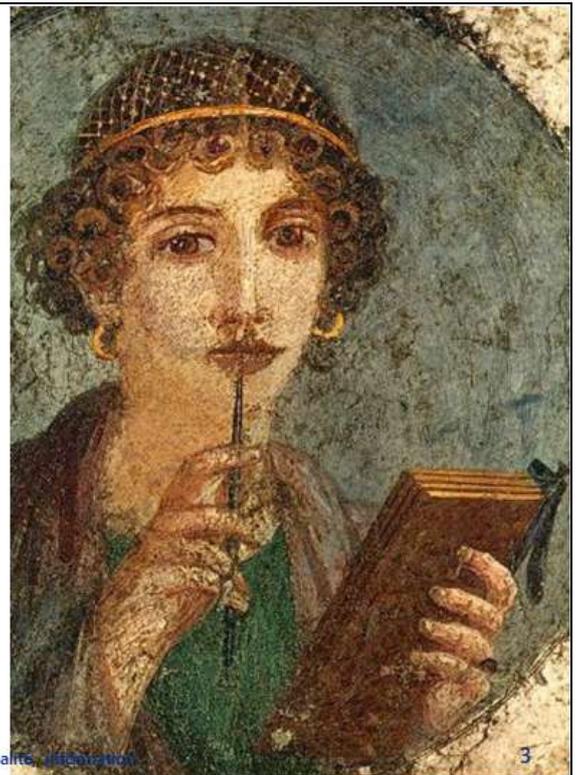
Ce qui périt par un peu plus de précision est un mythe.

Paul Valéry, « Petite lettre sur les mythes »,
Variété II, Paris, Gallimard, 1930, p. 250

Plan du séminaire (prévisionnel)

- I Introduction, paysage général
- II Transphénoménalité, information**
- III Linéarité et effectivité
- IV Médiation, fiction, réflexivité

*Femme écrivant
avec un stylet
(Pompéi)*



Didier Vaudène 2019

Trace, information, écriture – II. Transphénoménalité, information

3

§1 – Remarque de méthode : les fictions



1. Remarque de méthode : les fictions

Le cinéma,
disait André Bazin,
substitue à notre regard
un monde qui s'accorde à nos désirs.
Le Mépris est l'histoire de ce monde.

Jean-Luc Godard
Le Mépris (1963)

Didier Vaudène 2019

Trace, information, écriture · II. Transphénoménalité, information

4

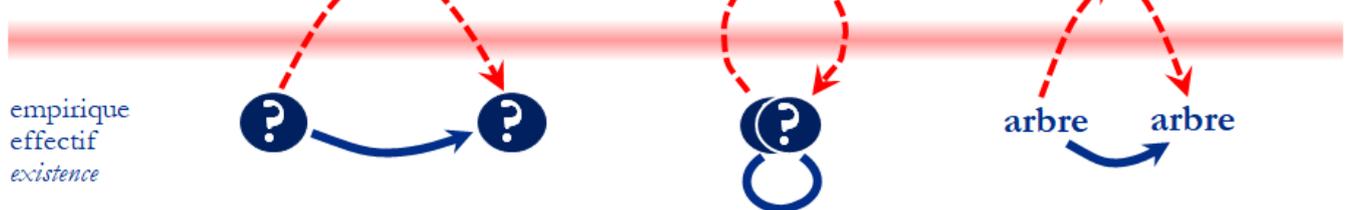
Que serions-nous donc sans le secours de ce qui n'existe pas ? Peu de chose, et nos esprits bien inoccupés languiraient si les fables, les méprises, les abstractions, les croyances et les monstres, les hypothèses et les prétendus problèmes de la métaphysique ne peuplaient d'êtres et d'images sans objets nos profondeurs et nos ténèbres naturelles.

Paul Valéry, « Petite lettre sur les mythes »,
Variété II, Paris, Gallimard, 1930, p. 256

Le schéma des fictions

le schéma d'une fiction

métempirique
inaccessible
fictionnel
ek-sistence



Principe d'équivalence.

L'efficience d'une construction fictionnelle est [théoriquement] équivalente à l'accomplissement effectif des pratiques qui en soutiennent l'ek-sistence.

fictio → *fingere* :
façonner, pétrir, modeler,
se représenter, imaginer,
inventer faussement,
forger de toutes pièces

Didier Vaudène 2019

Trace, information, écriture · II. Transphénoménalité, information

5

Lors de la première séance, il ne m'est pas resté suffisamment de temps pour aborder les remarques méthodologiques concernant les fictions, de sorte que qu'il se peut que le sens de cet aspect de mon propos n'ait pas été dégagé avec une netteté suffisante. Je voudrais en dire quelques mots avant de présenter la transphénoménalité, laquelle n'est rien d'autre – elle aussi – qu'une construction fictionnelle.

L'idée de fiction

Sous une allure qui pourrait passer pour anodine, le recours à la l'idée de fiction et, le cas échéant, le recours à des constructions fictionnelles, jouent peut-être un rôle plus fondamental qu'il n'y paraît au premier abord. D'autant que je donne au vocable *fiction* une extension qu'il n'a sans doute pas toujours, en ce sens que je conçois qu'une fiction n'est pas nécessairement le résultat d'une volonté ou d'une élaboration consciente. Cette usage étendu est en particulier motivé par le fait que la reconnaissance d'une construction fictionnelle peut éventuellement dépendre d'un point de vue, c'est-à-dire qu'elle peut être aperçue ou supposée d'un point de vue (ou de quelqu'un) tout en demeurant inaperçue d'un autre (ou de quelqu'un d'autre). On ne peut donc exclure a priori que des fictions puissent être liées à des effets d'insu.

L'usage que je fais du vocable fiction a deux sources principales : la fiction dans les arts, en particulier la littérature, la peinture, le théâtre et le cinéma, et la fiction dans le droit. Je voudrais seulement souligner l'importance des *fictions légales* dans le domaine du droit (on notera que *factio* – action de façonner, même racine que *ingere*, façonner, feindre, représenter par l'imagination – a déjà le sens de fiction légale en bas latin impérial). Pour ce sens de fiction légale, Le *Trésor de la langue française* renvoie au *Nouveau dictionnaire de droit et de sciences économiques* (1974) de Raymond Barraine :

Fait sans aucune réalité, mais dont la loi suppose l'existence, pour constituer le fondement d'un droit.

Parmi les fictions juridiques usuelles, on pourra rappeler, par exemple, l'adage « nul n'est censé ignorer la loi », l'*adoption* (qui fait de l'enfant adopté celui de ses parents adoptifs) et, peut-être en premier lieu, la *personnalité juridique* (l'aptitude à être titulaire de droits et de devoirs, qui peut être attribuée aux personnes physiques et aux personnes morales).

Efficience et effectivité

Relativement à l'usage que je fais du vocable fiction, je voudrais souligner un point qui a toute son importance, à savoir qu'une fiction requiert (1) un *support* (un personnage romanesque suppose quelque roman pour en susciter l'ek-sistence) et (2) une *pratique effective* qui prend en charge le *faire ek-sister* de la fiction (un lecteur imaginatif dans le cas des fictions romanesques). Dans le cas de la fiction « nul n'est censé ignorer la loi », il ne s'agit pas de supposer que tous connaissent toute la loi, mais seulement qu'aucune personne juridique – physique ou morale – ne peut faire valoir qu'elle peut être soustraite aux effets et obligations de la loi au prétexte qu'elle en ignorerait tel fragment particulier.

C'est cette articulation entre la « non réalité » d'une fiction et une pratique effective qui en soutient l'efficience – bien noter la distinction entre l'effectivité de la pratique et l'efficience de la fiction comme effet de l'effectivité de cette pratique – que je traduis sous la forme d'un *principe d'équivalence* (schéma de gauche) :

Principe d'équivalence. L'efficience d'une construction fictionnelle est [théoriquement] équivalente à l'accomplissement effectif des pratiques qui en soutiennent l'ek-sistence.

Ce n'est pas la première fois que je fais intervenir le motif d'un principe d'équivalence qui met en jeu la fiction d'un pivot d'articulation inaccessible. Et ce n'est certainement pas la dernière fois, compte tenu de l'importance toute particulière que j'accorde à l'effectivité des accomplissements : « la vie, sans « etc. » ».

Le cas des glissements

Le principe d'équivalence s'applique encore dans le cas des glissements (schéma central). On devrait même dire qu'il s'appliquera de manière d'*autant plus efficace* dans le cas d'un glissement que son accomplissement effectif demeurera inaperçu de celui qui l'effectue. Le « rendement » – si l'on peut ainsi dire – d'un glissement est en quelque manière « infini » – si l'on peut ainsi dire – dans la mesure où l'efficience « instantanée » – si l'on peut ainsi dire – de la fiction est rapportée à une variation empirique *come nullo*.

On peut reprendre rapidement l'un des exemples de la séance précédente (schéma de droite). Dans le cas de l'assertion « le signifiant « arbre » signifie le signifié *arbre* », le glissement entre ce qui joue le rôle du signifiant – « arbre » – et ce qui joue le rôle du signifié (ou du *nom de signifié*) – *arbre* – permet d'imaginer qu'on pourrait asserter un rapport entre le plan des signifiants et le plan des signifiés, alors que ces deux plans sont aussi irréductibles l'un à l'autre qu'ils sont hétérogènes.

Croyance versus fiction : des schémas isotopes complémentaires

Faut-il tenter d'éliminer toute fiction ?

Je ne crois pas qu'on puisse se passer de fictions. Et même quand on a repéré une fiction, il n'est pas toujours souhaitable – et même parfois, il n'est pas toujours possible – de s'en passer complètement. Autant dire que, dans mon discours, le recours à l'idée de fiction n'a rien de péjoratif, au contraire. Disons au moins qu'en certains cas, une construction fictionnelle peut se comprendre comme ce qui reste d'une croyance quand cette croyance est aperçue comme croyance (et donc perd son statut de croyance), quoiqu'on veuille encore bénéficier de son efficacité, soit par commodité (par exemple : le soleil se lève à l'est), soit qu'on ne sache pas l'éliminer complètement au profit d'une autre construction de croyance, de fiction, etc.

Le recours à l'idée de fiction dans le droit romain est probablement aussi ancienne que le droit romain lui-même. Mais on en trouvera aussi diverses traces explicites dans les sciences, y compris dans le domaine des mathématiques. Ainsi un Leibniz a pu écrire :

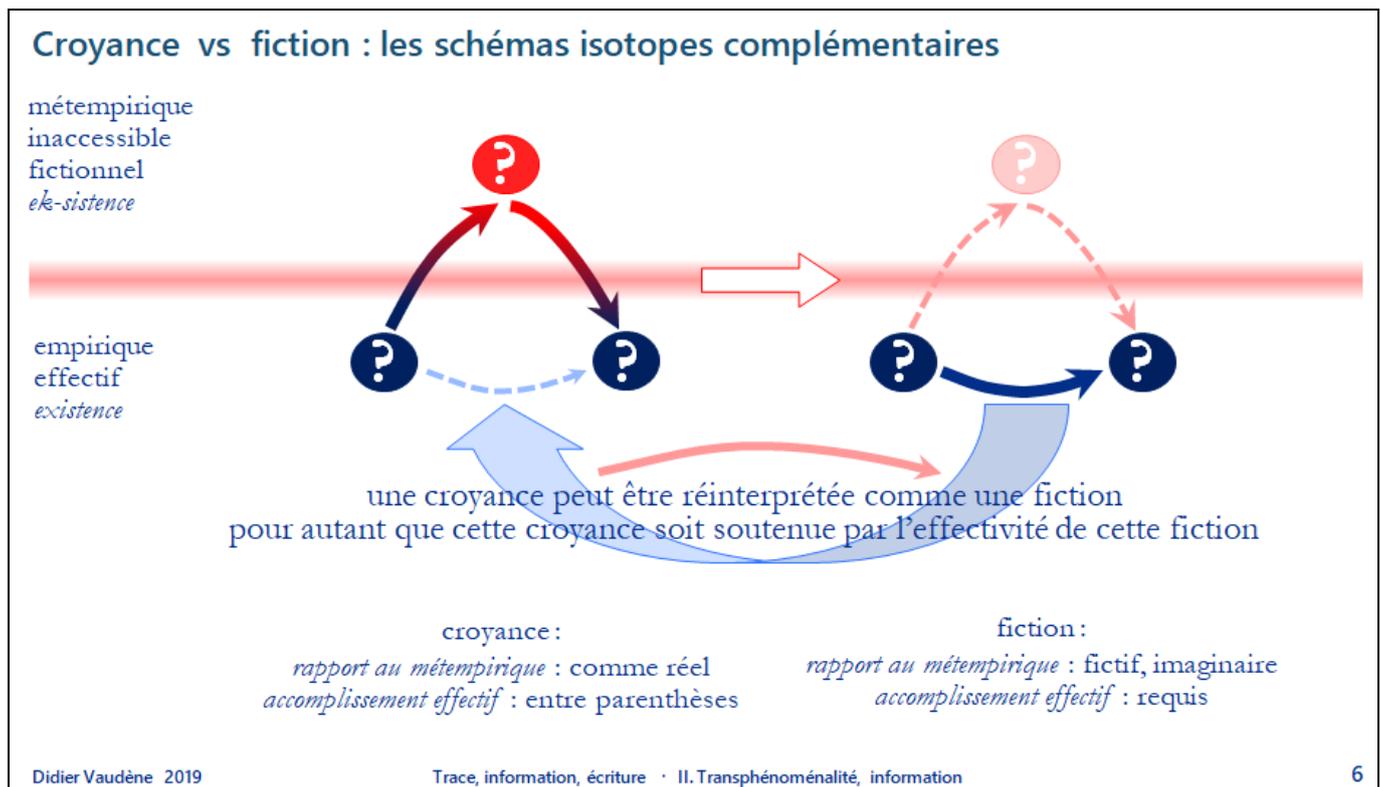
En parlant philosophiquement, je n'admets pas plus les grandeurs infiniment petites que les grandeurs infiniment grandes, c'est-à-dire pas plus les infinitésimaux que les infinituples. Je les considère en effet toutes deux comme des façons commodes de parler, des fictions de l'esprit, bonnes pour le calcul, qui sont de même nature que les racines imaginaires en Algèbre. Cependant, j'ai démontré que ces expressions sont d'un grand secours pour faciliter la réflexion et même l'invention [...].

Gottfried Wilhelm Leibniz, *À Des Bosses (11 mars 1706)*, GII, p. 305.
Reproduit dans *Leibniz, les deux labyrinthes (textes choisis)*, PUF, Paris, 1973, p. 47.

Leibniz indique qu'il s'agit de « fictions de l'esprit », des « façons commodes de parler » qui sont « bonnes pour le calcul » : le calcul dont il est question dans ce passage est le *calcul des incréments*, ultérieurement renommé et étendu comme calcul différentiel, lequel calcul correspond au versant effectif qui soutient, du fait de son effectivité, l'efficacité de la fiction relative aux quantités évanouissantes.

On pourra remarquer au passage que le calcul de Leibniz n'opère pas – du moins pas directement – sur des nombres, ceux qu'on nomme les nombres réels, parce que ces nombres ne sont pas à proprement parler représentables de manière effective, c'est-à-dire par des suites de lettres (ou chiffres) qu'on puisse effectivement écrire pour qu'il soit possible de leur appliquer des opérations effectuables. Il s'agit de calculs portant sur des expressions, le calcul consistant à transformer des expressions en d'autres expressions. Je souligne cela pour insister sur le fait que l'effectivité des accomplissements empiriques n'est pas nécessairement du même ordre (en l'occurrence du même ordre d'infinitude) que le domaine imaginaire où se déploie la fiction.

Articulation entre croyance et fiction



Je peux bien *croire* que la terre est immobile, y croire « dur comme fer », le proclamer haut et fort, faire valoir la sensation d'immobilité partagée par tous les humains comme d'un témoignage indubitable, il n'en reste pas moins qu'au regard de la physique (et des satellites et des vols spatiaux), cette croyance que la terre est immobile est entendue par le physicien comme une fiction – tout se passe comme si la terre était immobile –, fiction qui est soutenue, du point de vue du physicien, par l'effectivité d'un équilibre résultant d'un agencement complexe d'interactions.

Je peux bien *ne pas croire* à la réalité du signe linguistique, cela ne m'empêche cependant pas de mobiliser la fiction du signe en tant que de besoin puisque je conçois que cette fiction n'est rien d'autre que l'effet des pratiques effectives d'interprétation qui sont requises pour la production d'effets de sémie. Sous cet angle, la croyance en la réalité du signe linguistique est une manière de « mettre entre parenthèses » ces pratiques et leur effectivité, de sorte que la croyance en la réalité du signe linguistique sera d'autant plus forte que les pratiques effectives qui en sont la cause et le soutien seront tenues pour négligeables, inessentiels ou gardées à l'écart.

Tandis que la croyance (schéma de gauche) accentue « comme réel » le rapport de l'empirique au métempirique, tout en sous-estimant le rôle des accomplissements empiriques liés à cette croyance, la fiction, pour sa part (schéma de droite), accentue comme effectifs les accomplissements empiriques, tout en comprenant le rapport au métempirique comme imaginaire ou comme une manière commode de parler.

Les deux schémas – je souligne : ce que je propose ici sont, et ne sont que, des schémas d'interprétation – peuvent donc se trouver en quelque manière « isotopes » l'un de l'autre dès lors qu'on peut déconstruire ou dépasser (réinterpréter) une croyance en une fiction :

Critère de réinterprétation. Une croyance peut être réinterprétée comme une fiction pour autant qu'on puisse admettre que (ou juger que tout se passe comme si) cette croyance était depuis toujours soutenue par l'effectivité de cette fiction.

On ne peut exclure a priori que le processus inverse soit également possible, et qu'une fiction puisse passer au statut de croyance en même temps qu'on efface ou qu'on occulte l'effectivité qui en soutient l'effet.

Ce critère attire l'attention sur le fait qu'une fiction, entendue au sens que je précise ici, est conditionnée par l'empiricité d'un support et des accomplissements effectifs qui s'y appliquent, de la même manière qu'au

cinéma, la mise en œuvre d'une fiction requiert la matérialité d'un film, d'une projection, et de toutes les opérations qui ont donné lieu à cette pellicule (tournages, trucages, montages, images de synthèse, etc.).

Relativité des croyances et des fictions

Cette approche par les isotopes met en relief le caractère relatif de ces schémas d'interprétation. Ce que l'un croit, l'autre peut l'entendre comme une fiction. L'isotopie des deux schémas permet tout à fait d'envisager cette éventualité puisqu'en un sens, une croyance qui est traductible en fiction n'est en somme qu'une fiction qui s'ignore comme fiction.

À cet égard, il devient relativement secondaire de contester frontalement les croyances, qui peuvent se montrer extrêmement résistantes, d'autant que le débat ne concerne pas, dans de tels cas, l'opposition franche du vrai et du faux. S'assurer d'abord de la possibilité de réinterpréter – c'est-à-dire : élaborer l'articulation des deux interprétations –, ensuite tenter de la faire valoir.

Articulation de deux *comme si*

L'isotopie des deux schémas permet de souligner qu'il y a deux *comme si* en jeu dans cette articulation. D'une part, le *comme si* qui est propre au schéma fictionnel (tout se passe comme si l'accomplissement au plan empirique valait pour le passage par le mét empirique), d'autre part, le *comme si* qui en jeu dans l'articulation entre le schéma de la croyance et le schéma de la fiction (tout se passe comme si une croyance à un rapport réel entre empirique et mét empirique était une fiction dans laquelle on aurait mis entre parenthèses les accomplissements au plan empirique).

§2 – La fiction de la transphénoménalité



*Vue du télégraphe optique de Chappe
sur le clocher de l'église Saint-Pierre de Montmartre*
Jacques-Auguste Regnier
vers 1820

2. La fiction de la transphénoménalité

*Information is information,
not matter or energy.
No materialism which does not admit this
can survive at the present day*

Norbert Wiener,
Cybernetics, 1961, MIT Press, p. 132.

Je vais aborder la question de l'information discrète, en ce qu'elle est liée à la question de l'écriture, par un abord qui n'est pas courant – la traduction transphénoménale –, bien qu'il ne s'agisse *in fine* que de veiller à articuler avec soin des aspects qui, considérés séparément, sont aperçus et mis en œuvre parfois depuis longtemps. Les difficultés sont liées à l'articulation. Or, cette question de l'information me tracassait déjà quand j'étais encore étudiant, et j'avais dû la laisser en suspens dans ma thèse, faute d'avoir pu trouver une articulation satisfaisante. C'est seulement en reprenant la question de l'écriture en 2007, que je suis parvenu à élaborer une construction qui s'accorde à ce que j'en sais, et les éléments de discours qui puissent héberger et accompagner une telle construction. Cette construction, pour faire bref, articule l'idée de *systèmes de différences*

pures – inspirés de des systèmes de différences de Saussure – et l'idée de *transphénoménalité* que je vais vous présenter.

Le vocable *transphénoménal* et ses dérivés n'est pas un néologisme car il y en existe quelques occurrences, en particulier chez Sartre. J'ai préféré ce vocable à d'autres, comme par exemple *transmatérialité* – qui conserve l'allusion à un support fixe, alors que la transphénoménalité est beaucoup plus aérienne, beaucoup plus large –, ou encore le vocable *dématérialisation* – qui ne convient pas dans un contexte qui est au contraire matériel de part en part –, ou même le vocable *virtuel* – qui, outre l'évocation de l'opposition entre virtuel et actuel, agit en maintes circonstances comme un passe-partout à l'endroit de difficultés qu'on ne sait pas prendre en charge –. Dans la compréhension que j'en propose ici, le *trans* de la transphénoménalité n'est pas le *trans* d'un franchissement vers un ailleurs, un au-delà ou un au-dessus, mais le *trans* d'une transformation ou d'une traduction.

Je n'ignore pas qu'il existe un texte de Claude Shannon de 1948 intitulé « Une théorie mathématique de la communication », où le mot *information* est associé à une caractérisation probabiliste. Ce que je propose ici correspond au sens du mot *information* qui intervient pour la première fois, compris en ce sens hors toute considération de probabilités, dans le texte de Ralf Hartley de 1928, et c'est en ce même sens que le mot *information* intervient toujours aujourd'hui dès lors qu'il est question de stockage, de transmission et de traitement de l'information dans le contexte du traitement automatique de l'information, en informatique, par exemple. Je reviendrai sur ce point dans la suite.

Pratiques ordinaires de transphénoménalité

Pratiques ordinaires de transphénoménalité



Hiéroglyphe égyptien tête de bœuf proto-sinaitique tête de bœuf Aleph phénicien Alpha grec A étrusque A romain

Aspects de la lettre A

Proto-cunéiforme sur argile

Papyrus égyptien

Volumen

Codex

D'autres tracés de la lettre A

Signalisation		Langue des signes		Écriture
Pavillon	Sémaphore	française	québécoise	Braille
				

Texte en Braille (1829)

Didier Vaudène 2019 Trace, information, écriture · II. Transphénoménalité, information 8

L'introduction du vocable transphénoménalité ne doit pas faire illusion et, comme la prose de Monsieur Jourdain, nous la pratiquons de manière tout à fait ordinaire, les dispositifs liés à l'information n'étant à cet égard qu'une amplification et une diversification d'autant plus considérables de ces pratiques qu'elles peuvent demeurer à bien des égards inaperçues en se laissant envelopper dans cette pratique ordinaire.

Nous sommes déjà habitués à la variabilité des tracés (histoire des lettres, hiéroglyphes, etc.), et aux diverses formes d'une « même lettre », diversité qu'on ne saurait guère rassembler sous le seul couvert d'une plus ou moins grande ressemblance des formes entre elles ou de leur plus ou moins grande proximité à l'égard d'une forme idéale. Il y aurait plutôt des sortes de bassins de ressemblances (des formes plus ou moins ressemblantes entre elles) puis des *décisions* de référer de tels bassins de ressemblances – non à une même idéalité de tracé, puisque ces bassins sont non ressemblants les uns par rapport aux autres –, mais à une même

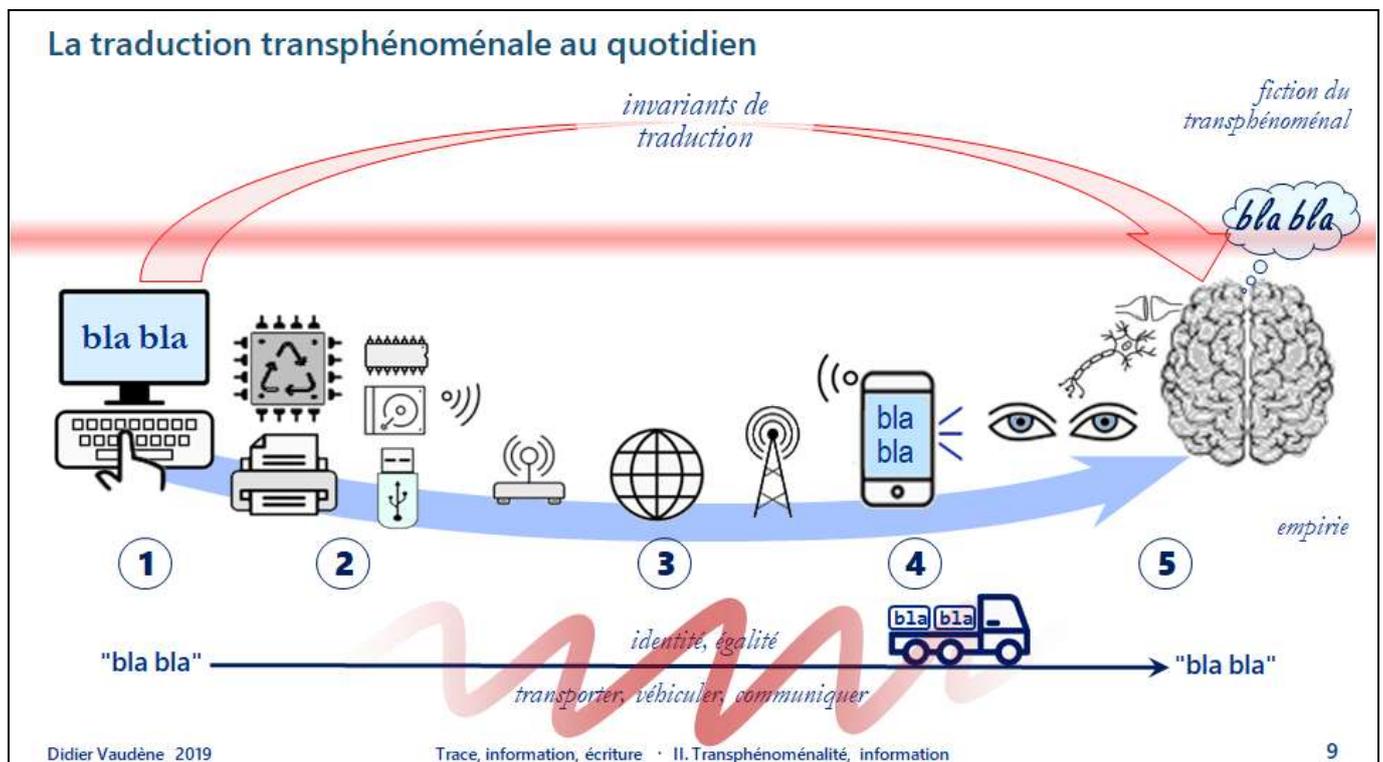
idéauté de lettre. Pourrait-on encore parler de variations éidétiques en de tels cas ? Faudrait-il alors admettre une essence de chaque lettre ? Je laisse ici la question ouverte.

Nous sommes également habitués à la variété des supports, quant à leur matière (argile, pierre, papyrus, bois papier etc.) et quant à leur agencement (feuilles, rouleaux, codex, etc.). Je ne reviens pas sur ces aspects.

Mais nos pratiques ordinaires vont déjà plus loin. Et nous savons mettre en œuvre des « tracés », au sens général où je l'entends ici, qui s'écartent notablement des tracés référés à l'inscription. Le recours au vocable *code*, passe-partout souvent problématique, nous permet d'agréger aux idéalités de lettres des tracés qu'on ne saurait relier de manière « naturelle » à une même idéalité : seules des décisions peuvent intervenir au sein de telles diversités pour contribuer à la constitution d'un « même ».

On notera au passage que l'alphabet Braille (1829) est comparable à un code binaire sur 6 bits, augmenté d'une disposition en 2 colonnes verticales de trois places.

La traduction transphénoménale au quotidien



Amplification et extension de la transphénoménalité

Dans les contextes étudiés jusqu'à présent, chaque mise en œuvre est relativement stable quant à son support (à l'exception des dispositifs temporels comme les pavillons, les sémaphores, les langues signées, etc.), et le passage d'une mise en œuvre à une autre requiert des opérations explicites, qu'il s'agisse du passage d'un code à un autre ou qu'il s'agisse de recopies sur d'autres supports. Dans ces pratiques ordinaires de transphénoménalité, la mise en jeu d'écritures demeure, en grande partie sinon en totalité, sous le contrôle des vivants-parlants, c'est-à-dire des êtres humains. Ils disposent ainsi de la possibilité d'effectuer des élaborations et transformations en fait fort complexes, quoique l'habitude les leurs présente comme évidentes ou presque, évidences qui leur permettent d'envelopper et ainsi de méconnaître certaines problématiques délicates.

L'intervention de dispositifs de traitement automatique de l'information modifie considérablement ce paysage. D'une part, parce que les écritures (ou leurs corrélats empiriques liés au *comme si*) sont prises en charge par des machines automatiques, et d'autre part, parce que les variations de supports sont incessantes, d'autant plus incessantes qu'elles sont impliquées par le fonctionnement de ces dispositifs automatiques.

L'extrême variabilité des dispositifs de mémorisation, de transmission et de traitement de l'information que nous connaissons aujourd'hui a pour conséquence, dans ce contexte, que la supposition de la persistance

des écritures – et, plus généralement, des traces – est devenue tellement problématique que, dans nombre de situations, une telle supposition doit être abandonnée. L'idée de transphénoménalité – plus précisément de *traduction transphénoménale* et d'*invariant de traduction transphénoménale* – est de parvenir à prendre en charge ce défaut de persistance afin de proposer un schéma d'interprétation permettant de comprendre comment il est possible de constituer des *effets de persistance* malgré l'impossibilité de prendre appui sur une persistance empiriquement donnée.

Analyse rapide de l'exemple

Imaginons simplement la saisie et l'envoi d'un courrier électronique simple (composé uniquement de texte) à partir d'une machine personnelle que le destinataire consultera sur son téléphone. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail de chaque « moment » de cette chaîne pour apercevoir la variété des dispositifs dont nous avons maintenant un usage quotidien. Je me bornerai ici à lister quelques traits généraux.

(1) La saisie du texte au clavier correspond à une action mécanique qui, par interrupteurs interposés, est *traduite* en signaux électriques qui permettent de déterminer les coordonnées de la touche enfoncée. Ces coordonnées sont traduites, en fonction de la langue, en un code de caractère.

(2) Ces caractères sont transférés en mémoire centrale (mémoire vive électronique) pour être pris en charge par un logiciel (client de courrier ou script web) qui réalise la gestion du courrier, de manière à ce que les caractères soient assemblés pour former le texte (je n'entre pas ici dans l'étude des mille et une façons d'implémenter le traitement d'un texte dans un logiciel d'édition de textes) et à permettre à l'utilisateur de contrôler sa saisie en actualisant l'affichage à l'écran, ce qui suppose que soit déterminé, pour chaque code de caractère, la traduction graphique qui doit en être donnée sous la forme d'une distribution colorée de pixels lumineux. Peut-être à certains moments ou à la fin de la saisie, le texte du courrier sera enregistré sur un disque dur (support magnétique), ou dans une clé USB (mémoire flash), ou encore imprimé (distribution de gouttelettes d'encre ou de poussières de toner).

(3) Une fois le texte du courrier complet, l'utilisateur l'envoie. Tout au long de la transmission jusqu'au téléphone du destinataire peuvent intervenir de multiples procédés de transmissions (filaires, fibres optiques, ondes radioélectriques, etc.) et de multiples machines ou autres dispositifs assurant le fonctionnement des réseaux.

(4) Je ne détaille pas le téléphone du destinataire qui est, à son tour, un ordinateur : on retrouvera le principe d'un dispositif de saisie, d'affichage, de traitement, de mémorisation et de transmission d'information.

(5) Mais la transphénoménalité ne s'arrête pas à l'affichage du courrier sur l'écran du téléphone (de même que, du côté de la saisie, la transphénoménalité s'applique aussi en amont de la frappe au clavier). Car l'écran du téléphone ne fournit pas des lettres (idéales) au destinataire, pas même à vrai dire des tracés (empiriques), mais, en l'occurrence, des ondes ou des granules de lumière que les yeux vont *traduire* en des variations chimiques et électriques aptes à se propager dans les nerfs et à occasionner des interactions complexes dans le cerveau. Ce n'est ainsi qu'à l'issue d'un processus d'élaboration – que je comprends de manière très générale comme une *interprétation* – que se formera, en tant que *vécu effectif* (je ne veux pas entrer ici dans la question de déterminer dans quelle mesure un tel vécu doit être ou non référé à une conscience, et si oui, laquelle) la synthèse d'une *sensation d'écriture*, tout comme le spectateur du cinématographe élabore la *sensation d'un mouvement* qu'il n'a jamais perçu parce que ce mouvement n'a jamais été présenté à sa sensibilité. À cet égard, on a parfois analysé le dispositif du cinématographe en faisant valoir qu'il produisait une *illusion de mouvement*, peut-être par opposition à un mouvement « vrai », à la fois présent et authentique, continu sans aucun doute. Mais qui pourrait affirmer qu'il est en mesure de percevoir un tel mouvement « vrai » en tant que tel ? Faudrait-il dire alors que la lecture ne fait que produire des *illusions d'écriture* ?

Abstraction et métaphore

Quand on prend un peu de recul, et qu'on cherche à abstraire l'ensemble du processus, on pourra faire valoir que, de manière abstraite, il s'agit d'obtenir ici la même valeur ou le même tracé que là. C'est-à-dire

qu'on ne fait en somme rien d'autre qu'appliquer une fonction identité ou notifier une égalité (il y aurait en fait beaucoup à dire à l'endroit d'une telle perspective dès lors qu'on se donne les moyens de développer de manière systématique l'idée de *niveaux de détermination* pour l'appliquer à la définition des fonctions).

Une autre manière de synthétiser l'ensemble du processus est de le comprendre comme une manière de transporter, de véhiculer, de communiquer, etc., quelque chose de matériel de la même manière qu'on transporte des marchandises, et c'est encore un *comme si* : « tout se passe comme si l'information était composée de granules matériels individués ». Sans doute la métaphore du transport nous transporte-t-elle dans quelque paradis imaginaire, et peut-être est-elle inévitable en pratique quand on remarque que cette métaphore convient aussi bien aux transmissions qu'aux stockages et aux traitements. Qui pourrait éviter d'affirmer ici ou là qu'on transmet, qu'on stocke ou qu'on traite de l'information ? Pas même moi, y compris dans un exposé qui prétend procéder à une étude critique cette métaphore !

Mais ce *comme si*-là n'est peut-être que l'un des feuillets du *comme si* concernant l'écriture. Car ces granules d'information semblent bien ressembler à d'autres granules ou petits cailloux que sont les lettres dans la conception ordinaire de l'écriture. On recroiserait ici le glissement qui permet de passer d'éléments matériels granulaires à de l'information, puis à des lettres, dont la figure des « 0 » et des « 1 » n'est peut-être que l'un des archétypes.

Invariants et traductions

Mais l'information n'est pas de la matière, ni de l'étant, ce n'est aucun granule d'aucune espèce qu'on puisse rencontrer dans l'empirie, de sorte qu'elle ne se prête ni au transport, ni à la communication, ni au stockage, ni au traitement... *à proprement parler*.

Dès qu'on s'éloigne de la stabilité de dispositifs essentiellement destinés à une exploration scopique (tracés, incisions, gravures, etc., ce qu'on peut étendre aussi au Braille et au langage signé), l'idée de ressemblance des tracés ne fonctionne plus, parce qu'il y a des supports qui ne sont plus scopique (à notre échelle, et pour les longueurs d'ondes lumineuses ou autres perceptibles), qui peuvent être électriques, magnétiques, etc., tout ce que l'imagination humaine a déjà inventé et inventera demain. Il n'y a plus de formes dont on puisse faire valoir la *ressemblance* ou la *proximité* graphique ou géométrique qui puisse servir de soutien pour la constitution de la persistance d'une trace, dans le temps et dans l'espace.

On voit nettement affleurer le problème de la persistance sur l'exemple proposé : rien de matériel (d'empiriquement objectivable) ne persiste le long du processus, ni en ce qui concerne les supports, ni en ce qui concerne les tracés. En d'autres termes, on ne peut pas s'en remettre à la supposition d'une stabilité matérielle de supports et/ou de tracés pour rendre compte des *effets de persistance et d'identité* qui sont cependant indispensables pour que ces dispositifs soient pratiquement utilisables.

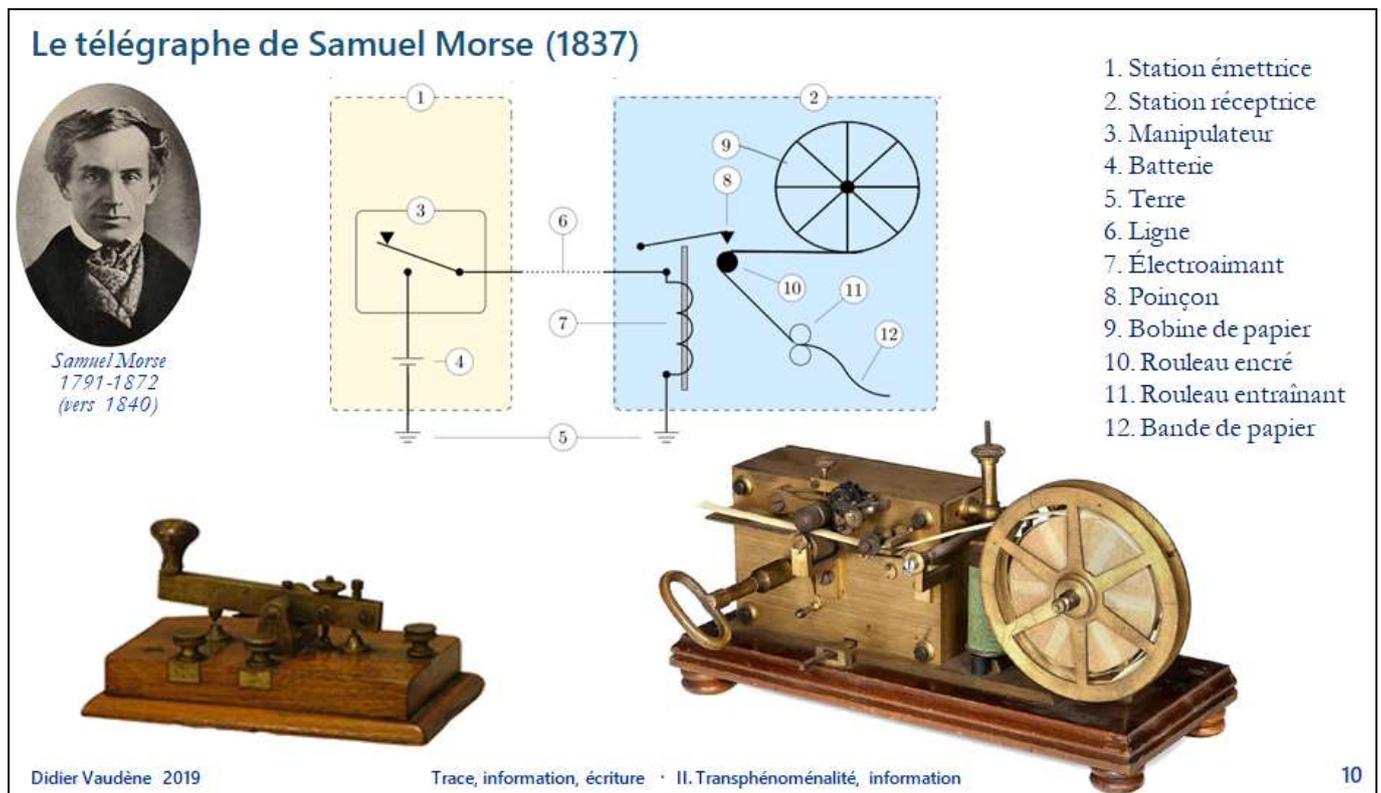
Dire que ce qui nous paraît persistant et associé à une identité est à comprendre comme un *effet* dont il soit possible de dériver des fictions aussi partagées qu'efficaces nous invite à nous tourner d'abord vers des schémas d'interprétation, d'autant qu'on peut craindre que les difficultés liées à la persistance et à l'identité ne se laissent pas approcher aisément avec des concepts et des méthodes qui les présupposent ou les impliquent. Ce qui m'a paru le plus approprié dans ce cas – il m'a fallu longtemps pour l'apercevoir –, c'est le schéma de la traduction grâce auquel on peut, à mon sens, approcher la transphénoménalité.

Peut-être ne l'ai-je pas assez souligné dans ce qui précède, mais il convient de rappeler qu'il s'agit de proposer une manière de rendre compte – sous-entendu, au moyen d'une construction discursive à visée théorique – de ce qu'on sait déjà mettre en œuvre et utiliser au quotidien, depuis déjà longtemps, bien avant l'essor des technologies de l'information et de la communication depuis l'immédiat après-guerre. Pour ce qui me concerne, ce n'est qu'assez récemment, il y a environ dix ans – c'est-à-dire à l'issue de presque quarante ans de fréquentation de l'informatique – que j'ai entrevu la possibilité et l'intérêt de rapprocher l'idée de traduction et l'idée de systèmes de différences pures, inspirée de la linguistique saussurienne. L'idée de traduction en tant qu'elle signifie qu'il n'y a proprement traduction que pour autant que soit conservé un effet de reste, effet de reste qui « confirme » en quelque manière la non-réductibilité des termes entrant dans le jeu de la traduction en même temps que l'impossibilité d'une traduction parfaite ou ultime (*traduttore traditore*).

L'idée de systèmes de différences pures en tant qu'elle figure – à mon sens – les traits singuliers de ce qui vient prendre statut d'invariant de traduction, invariant qui « confirme » en quelque manière qu'il y a traduction, car si rien ne se conserve au cours d'une traduction, il n'y a pas traduction à proprement parler, mais seulement passage d'un terme à un autre.

De manière synthétique, l'idée consiste donc à interpréter l'articulation entre diverses phénoménalités comme une traduction dont l'invariant est la fiction d'un système de différences pures. On pourra dire, à cet égard, que l'information – prise en ce sens – n'a pas la consistance d'un quelque chose qui persiste, car elle n'a lieu que dans le mouvement d'une traduction et comme l'un des effets de cette traduction. L'idée de l'association entre traduction et invariant est très classique ; la difficulté concerne seulement le champ où s'exerce la traduction (des phénoménalités diverses excluant la persistance et l'identité, et non pas le champ du discours ou des domaines formels) et la « nature » de l'invariant (la fiction d'un système de différences pures).

Le télégraphe de Samuel Morse (1837)



Je vous propose de procéder à une première étude transphénoménale dans des cas qui soient à la fois suffisamment simples pour éviter des considérations techniques trop complexes ou nécessitant des compétences pointues, et cependant suffisamment pertinents pour se prêter à une généralisation intéressante.

J'ai choisi en premier lieu le télégraphe de Samuel Morse (1791-1872), dont le premier prototype a été mis au point en 1837. Cet exemple, qui ne nécessite qu'une pile et un électroaimant, ne fait évidemment appel à aucune électronique. On pourra noter qu'il est mis au point vers 1837 tandis que l'élaboration du concept d'information non probabiliste – qui est complètement déchiffrable dans ce dispositif – n'aboutira que presque un siècle plus tard avec les articles de Harry Nyquist (1926) et surtout Ralf Hartley (1928).

En résumé, le dispositif est sobre en son principe : la station émettrice est en fait un interrupteur simple (ouvert ou fermé) muni d'une batterie, tandis que la station réceptrice comporte un électroaimant capable d'actionner un poinçon de manière à faire pression sur une bande de papier tournant autour d'un rouleau encre, un petit mécanisme à ressort permettant de faire défiler la bande de papier.

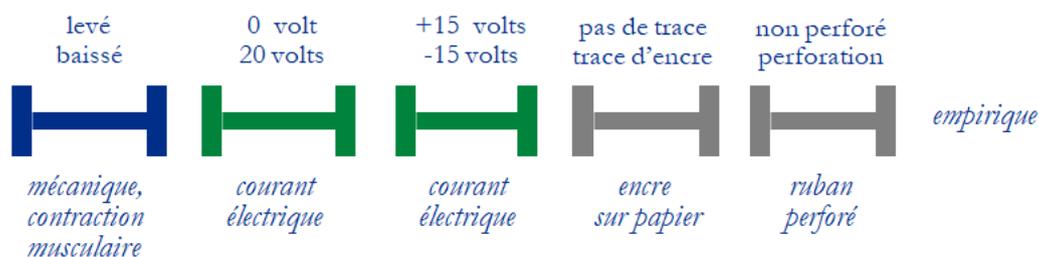
La persistance matérielle fait défaut dès le départ ; on ne l'atteindra et on ne la rejoindra jamais. De manière imagée, il faudra « faire avec », c'est-à-dire *sans*. On dispose de segments ou de domaines qu'on peut, au moins dans une certaine mesure, admettre comme relativement homogènes quand on les prend un par un. C'est aussi au sein de tels segments ou domaines qu'on peut admettre qu'il puisse y avoir une relative persistance, soit en tant que propagation (d'un signal, par exemple) soit en tant que mémorisation (persistance d'une certain état).

Il n'en reste pas moins que ces segments demeurent hétérogènes, à divers degrés, les uns par rapport aux autres, et qu'on ne peut les articuler directement les uns avec les autres pour obtenir des dispositifs à la fois variés et complexes. Il convient au moins – condition nécessaire mais non suffisante – de parvenir à dégager quelques traits qui leur soient communs, de manière à s'affranchir de leur hétérogénéité pour qu'il devienne envisageable de *traduire* ces traits communs d'un segment dans un autre. Une telle éventualité suppose donc que l'hétérogénéité soit suffisante pour que la difficulté ne s'évanouisse pas dans l'homogénéité d'un domaine ou d'un segment, et qu'elle ne soit pas non plus excessive ou absolue, auquel cas on ne pourrait rien dégager de commun, ni procéder à aucune articulation ou traduction.

Cependant, la diversité est telle (diversité de ce qu'on connaît déjà, mais aussi diversité qui reste à venir) qu'il ne convient pas de tenter de retenir, à titre de trait commun, aucun qui serait lié à une phénoménalité particulière. La transphénoménalité doit ainsi louvoyer dans les brumes paradoxales d'une fiction qui prétend dégager des traits qui soient à la fois communs à des phénoménalités diverses et traductibles de l'une dans l'autre, tout en reconnaissant qu'aucun de ces traits ne doit être lié à une phénoménalité particulière, c'est-à-dire en somme que ces prétendus traits communs sont imprésentables dans l'empirie.

Mais le paradoxe est beaucoup moins paradoxal qu'il pourrait sembler, d'une part, parce que c'est une condition de possibilité pour qu'il soit concevable de parvenir à agréger et à articuler, d'une manière ouverte et illimitée, des dispositifs que se laisseraient bien souvent apercevoir comme sans rapport les uns avec autres, et, d'autre part, parce que c'est le schéma même d'une traduction qui met en jeu la fiction du détour par un pivot d'articulation inaccessible. C'est l'idée de la transphénoménalité *comme traduction* : ce grâce à quoi on peut concevoir et mettre en œuvre l'articulation de phénoménalités diverses et hétérogènes est – et de manière plus rigoureuse, il faudrait dire : est et doit demeurer – imprésentable dans l'empirie.

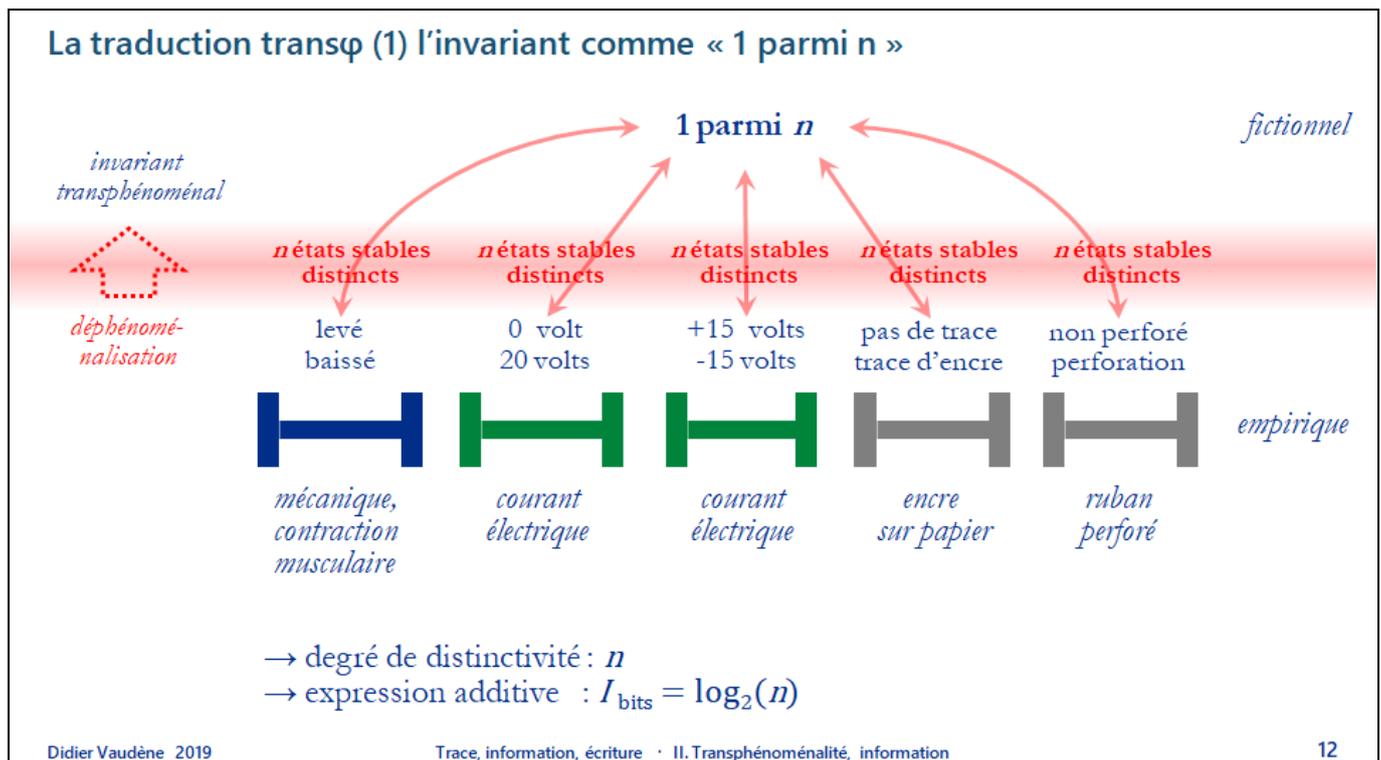
Le passage aux différences



Le procédé le plus intuitif pour *déphenoméner*, et ainsi s'affranchir d'une phénoménalité particulière, consiste à passer aux différences. Dans les exemples des télégraphes, on peut raisonner en considérant que chaque segment est lié à la possibilité de mettre en jeu l'opposition entre deux états qu'on puisse juger suffisamment stables et suffisamment distincts (le diable est dans les détails, et dans nombre de cas, ce qui est simple en son principe l'est beaucoup moins dans sa mise en œuvre). Pour chaque phénoménalité et même, plus restrictivement, pour chaque dispositif ou choix de mise en œuvre, on peut déterminer de telles oppositions : état du manipulateur Morse (relevé ou appuyé), état des tensions de courant électrique dans les lignes de télégraphe (les valeurs indiquées dans le transparent sont complètement arbitraires et ne servent qu'à suggérer l'idée), absence ou présence de traces d'encre sur un ruban, absence ou présence de perforations dans un ruban de papier, etc.

La binarité est ici simplement une commodité, souvent parce qu'elle est techniquement plus facile à mettre en œuvre (surtout quand il s'agit de proposer des schémas pour un exposé !) ; mais le raisonnement s'étend à des agrégats dont les états développent une combinatoire à un nombre quelconque d'états distincts (par exemple, typiquement, dans les mémoires).

L'invariant « 1 parmi n »



Quand on déphénoménalise, on ne retient que la distinctivité des états stables, que le seul fait qu'ils soient distincts, on ôte toute « chair phénoménale » à ces états et à ce qui caractérise leur distinction (je vais revenir sur ce point). Dans chaque segment de phénoménalité, on ne retient que le fait qu'on puisse y reconnaître un nombre n d'états suffisamment stables et distincts pour ne retenir de chaque état que le seul fait qu'il ne vaille que comme un état parmi n états stables distincts. Partant, on fait apparaître l'*invariant de traduction phénoménale* « 1 parmi n », comme étant ce qui est « traductible » dans tout segment d'hétérogénéité sous la condition qu'il donne prise à la possibilité de distinguer n états stables, invariant qui doit être conservé pour qu'un dispositif puisse être analysé selon le schéma d'une traduction transphénoménale.

C'est cette *invariance transphénoménale* qui peut être comprise comme *information discrète* au sens de l'informaticien, information qui doit être distinguée, je le rappelle, de l'information au sens de Shannon, laquelle est liée à des considérations de probabilité.

La quantité d'information combinatoire

La formulation de l'invariant comme « 1 parmi n », où n est un entier supérieur ou égal à 2 ne présente pas de difficulté apparente. Dans ce contexte, le nombre entier n se comprend comme un *degré de distinctivité* et, si l'on veut le comprendre à la manière d'une mesure additive, on pourra recourir à un logarithme, en base 2 par exemple :

$$I_{\text{bits}} = \log_2(n)$$

C'est la relation énoncée par Ralf Hartley en 1928. Quand on raisonne en base 2, on comprend que 1 bit d'information distingue 2^1 possibilités, 2 bits d'information 2^2 distinguent possibilités, etc. :

$$k = \log_2(2^k)$$

De manière générale, k bits d'information distinguent 2^k possibilités. C'est en ce sens que l'informaticien entend *information* dans une définition comme : un ordinateur est une machine de traitement automatique de l'information. Cette information-là – cette acception-là du vocable *information* – n'est pas dépendante de probabilités ni, a fortiori, de l'information au sens de Claude Shannon, je vais revenir sur ce point.

§3 – Les systèmes de différences pures

Light Red Over Black
Mark Rothko
1957



3. Les systèmes de différences pures

« Your paintings are like my films – they're about nothing... with precision »
Michelangelo Antonioni à Mark Rothko

Didier Vaudène 2019 Trace, information, écriture · II. Transphénoménalité, info

Antonioni made his wonderful remark after a visit to Mark Rothko's studio. What he said exactly was , « Your paintings are like my films – they're about nothing... with precision ».

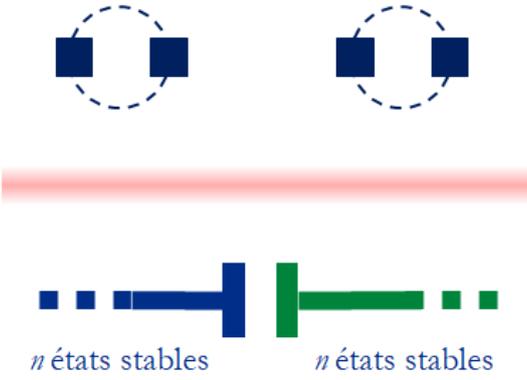
Seymour Chatman
Antonioni, or, The Surface of the World,
University of California Press, 1985, p. 54

La traduction transphénoménale (2) l'invariant comme système de différences pures

La traduction transφ (2) l'invariant comme système de différences pures

1 parmi n

- distinctivité mutuelle
- indiscernabilité mutuelle
- incomparabilité externe



n états stables n états stables

Didier Vaudène 2019 Trace, information, écriture · II. Transphénoménalité, information

Empirique et fictionnel

Comprendre la transphénoménalité *sous statut de fiction* signifie que rien de transphénoménal ne saurait être phénoménalement présentable, ni d'aucune manière bénéficier d'un logement empirique. Ce qui ne signifie pas pour autant que la transphénoménalité soit déliée de tout rapport à l'empirique, bien au contraire, mais seulement qu'elle ne saurait être identifiée ni se réduire à aucune phénoménalité *particulière*. En ce sens, on pourra dire que la transphénoménalité est *imprésentable* dans l'empirie. Mais au lieu que cette imprésentabilité soit rangée dans les tiroirs de cette échappatoire commode que j'ai désignée de manière vague comme mét empirie, je propose de la comprendre comme une *construction fictionnelle*, agissant comme un *schéma d'interprétation* à la manière d'un *comme si*, et destinée à être associée à des *accomplissements effectifs*.

Peut-être – je souligne : peut-être – beaucoup d'autres « choses » pourraient être comprises comme de telles constructions fictionnelles quoiqu'on n'ait pas l'habitude de les regarder ainsi. Je ne veux pas entrer ici dans un débat aussi général, et je m'en tiendrai à la seule transphénoménalité et à ce qu'elle commande quant à l'information et à l'écriture. Je veux au moins souligner que, aussi longtemps que le statut de construction fictionnelle se montrera suffisant pour mettre en œuvre le schéma de la transphénoménalité, je ne souhaite conférer à la supposition de la transphénoménalité aucune consistance ni du côté essentiel, ontologique ou idéal, ni du côté substantiel.

L'effet de l'arrachement transphénoménal

La formulation « 1 parmi n » et le logarithme qui lui fait cortège laissent ouverte la question : 1 parmi *n* *quoi*? *Quoi* est-on supposé compter dans un tel contexte? Si l'on demeure cohérent avec l'idée de transphénoménalité, il faut accorder qu'on ne saurait compter des quelque chose empiriques puisqu'il s'agit au contraire de se délier de toute phénoménalité empirique particulière. Il convient donc de forger quelque fiction permettant de nous figurer ces *quoi* qui prétendent peupler le paysage transphénoménal.

Je conserverai en filigrane l'exemple des télégraphes en « 1 parmi 2 » pour dessiner les schémas, mais le raisonnement s'applique à un nombre quelconque *n* (supérieur ou égal à 2).

Puisque la fiction de la déphénoménalisation laisse imaginer qu'on ôte toute chair phénoménale, on peut affirmer que les *quoi* ne conservent, chacun pour leur part, aucune trace d'aucune phénoménalité particulière qui permettrait de quelque manière que ce soit (1) de les identifier individuellement et (2) de déterminer en quoi ils se différencient les uns des autres. Ces *quoi* peuvent ainsi être caractérisés *collectivement* de la manière suivante :

- (1) *distinctivité mutuelle* : ils sont mutuellement distincts au sens fort où ils sont *seulement* distincts les uns des autres.
- (2) *indiscernabilité mutuelle* : ils sont mutuellement indiscernables les uns des autres en ce sens que, s'ils sont bien distincts les uns des autres, il est cependant impossible de déterminer en quoi ils diffèrent les uns des autres, ce qui exclut toute éventualité d'une identification individuelle. On ne peut ni les identifier, ni les nommer, ni non plus, par conséquent, les désigner ou les dénoter.
- (3) *incomparabilité externe* : en tant que la distinctivité est seulement mutuelle, et en tant qu'ils sont déjà indiscernables les uns des autres, il convient aussi d'affirmer que ces *quoi* sont incomparables à quoi que ce soit qui serait extérieur au système qu'ils forment.

Ces *quoi* sont quelque peu étranges, j'en conviens. On pourra noter en particulier que, dans la mesure où ils ne se prêtent pas *individuellement* à la nomination ni à la dénotation, ils ne se prêtent pas non plus *individuellement* à la prédication : on ne peut rien prédiquer de ces *quoi* considérés *individuellement*.

Des systèmes de différences pures

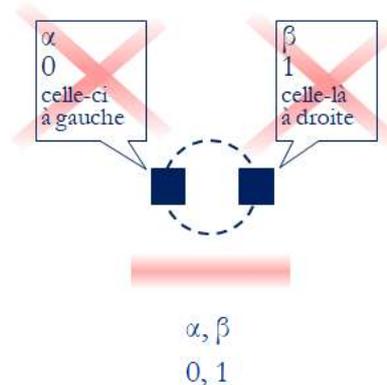
Ces traits caractéristiques sont collectifs, et non pas individuels. En d'autres termes, on ne peut pas imaginer que ces *quoi* existeraient individuellement de manière dispersée et qu'ensuite on en prendrait quelques-uns pour les mettre dans tel sac, d'autres dans un autre sac, et qu'on pourrait éventuellement les faire passer d'un sac à un autre à loisir comme on le fait avec les pommes de terre. On ne peut les imaginer ni comme des choses ou des objets appartenant à l'empirie, ni comme des entités, des objets ou des idéalités

métempiriques. Tout ce qui a été dit de ces *quoi* notifie une résistance hyperbolique à toute éventualité d'une existence individuée, persistante et munie d'une identité universelle.

Ces caractéristiques suggèrent une sorte de *mythe de l'arrachement*. Lorsqu'on déphénoménalise, on « arrache » en quelque manière le transphénoménal au phénoménal, et cet arrachement provoque la perte de toutes les déterminations phénoménales empiriques qui tissent le contexte dans lequel le paysage empirique prend son sens pour nous. Mais alors que reste-il ? Rien ? Non ! Presque rien. Il faut garder présent à l'esprit que la fiction du transphénoménal est une manière de figurer ce que peuvent avoir en commun des phénoménalités... qui n'ont rien en commun, ou presque ! Mais il faut bien qu'il y ait un *je ne sais quoi* qui permette de les mettre *quand même* en rapport, faute de quoi, l'hétérogénéité serait absolue et toute traduction, fût-elle transphénoménale, serait impossible. La fiction du transphénoménal est précisément une proposition, une tentative pour figurer ces *je ne sais quoi*.

Ce qui m'a paru jusqu'à présent le plus approprié pour figurer l'effet de cet arrachement est à comprendre comme un système de différences pures, et il faudrait même développer un peu l'appellation et parler de « systèmes (ou collectifs) purement différentiels de différences pures ». De tels systèmes, comme il a été dit, n'ont d'autre existence que sur un mode collectif où *purement différentiels* signifie qu'ils ne sont constitués par rien d'autre que par des différences, et où *différences pures* signifie que ces différences sont déliées de toute phénoménalité et de toute empiricité. Qu'on ne puisse affecter de telles différences d'aucune encoche, marque, désignation, etc., qui permettrait de les identifier *une par une* n'a rien d'extravagant si on comprend cela comme l'une des contreparties de la visée même de la traduction transphénoménale : une traduction qui ne conserverait pas quelque effet de reste – c'est-à-dire un effet de limitation – comme condition de possibilité de la traduction elle-même, ne serait pas une traduction à proprement parler (du moins au sens où je l'entends ici). En l'occurrence, l'effet de reste se présente comme un *défaut de détermination* (j'évite le vocable indétermination qui ferait allusion à d'autres problématiques) corrélatif de la transphénoménalité. Qui pourrait s'étonner, dans ces conditions, que de tels collectifs ne ressemblent guère aux formes familières que notre perception a depuis longtemps pris l'habitude de nous peindre ?

Les systèmes de différences pures : indiscernabilité et symétrie



Pas d'identification individuelle

L'un des traits remarquables de cette fiction des différences pures tient au fait qu'elle n'accorde pas ce qui devrait sans doute aller de soi, à savoir la possibilité de nommer, désigner, dénoter, etc., ces différences de manière individuelle : ces différences sont certainement distinctes les unes des autres, mais elles demeurent cependant indiscernables les unes des autres (on pourra même interroger pour savoir s'il est bien raisonnable de supposer qu'on puisse les compter !). Ce qui revient à dire que le système est « parfaitement » symétrique en ce sens que chaque différence joue exactement le même rôle que n'importe quelle autre : c'est encore une manière de redire qu'on ne doit rien savoir d'autre de ces différences que le fait qu'elles soient distinctes les unes des autres.

On notera qu'une telle symétrie ne peut guère se comprendre *directement* comme un jeu éventuel de permutations ou de substitutions, car il faudrait préalablement pouvoir identifier individuellement chaque différence pour qu'il devienne possible de comparer des situations où l'une serait obtenue par quelque permutation d'une autre. Il n'en reste pas moins qu'il est très concevable que, dans certains contextes qui

pourraient s’y prêter, une telle symétrie – c’est-à-dire un tel défaut de détermination – puisse se trouver empaqueté dans des approches probabilistes.

Pourquoi l’indiscernabilité ?

Au demeurant, il convient de ne pas tenter de faire jouer à la figuration un rôle qu’elle n’a pas à tenir. L’enjeu proprement théorique de la fiction des systèmes de différences pures n’est pas celui de chercher à dire *ce que seraient* les différences pures comme s’il s’agissait d’idéalités à définir, mais celui de *bloquer le recours hâtif* à des suppositions, affirmations, procédés ou autres expédients (et parfois, peut-être, à des « trucs ») qui présupposent donné, accordé ou acquis ce qui est ici en cause.

Il convient de garder présent à l’esprit que le détour par la transphénoménalité et l’information discrète prend place dans un trajet qui tente d’approcher quelques bribes d’un « juste avant l’écriture » de manière à tenter de mettre en lumière quels effets sont produits du fait de faire intervenir l’écriture telle que nous la comprenons dans nos pratiques d’usages ordinaires.

À commencer par ce qui intéresse la persistance, la répétabilité et l’identité. Or, avant d’accorder l’identité à soi [supposée] des idéalités habituelles, il faudrait au moins pouvoir s’assurer de la persistance, de la répétabilité et de l’identité des *noms* (des désignations, des dénotants, etc.) par l’intermédiaire desquels nous imaginons que nous *nommons* (désignons, dénotons, faisons référence à, etc.) ces idéalités. On n’accorde pas assez d’attention, me semble-t-il, au fait que les assertions qui mettent en jeu l’identité supposée de ces idéalités requièrent la supposition d’une persistance et d’une répétabilité des noms qui interviennent dans ces assertions. Dans une assertion comme :

A est A

je ne crois pas qu’on puisse entrer dans le difficile débat concernant l’interprétation qu’il convient d’accorder à un tel énoncé sans préalablement – ou à la rigueur concomitamment – comprendre que :

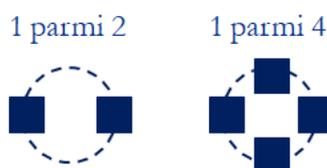
dans « A est A », le premier dénotant « A » est le même que le second dénotant « A »

ce qui a pour effet d’amplifier encore la difficulté. L’intervention (qu’on pourrait presque dire « innocente ») de l’écriture et des pratiques ordinaires qui la met en œuvre provoque presque inévitablement une sorte de *forçage évident* qui procure la sensation qu’on pourrait nommer (identifier, dénoter, désigner, etc.) de manière individuelle tout ce qu’on imagine, ou presque, quand bien même aurait-on affirmé que ce qu’on imagine n’est pas identifiable !

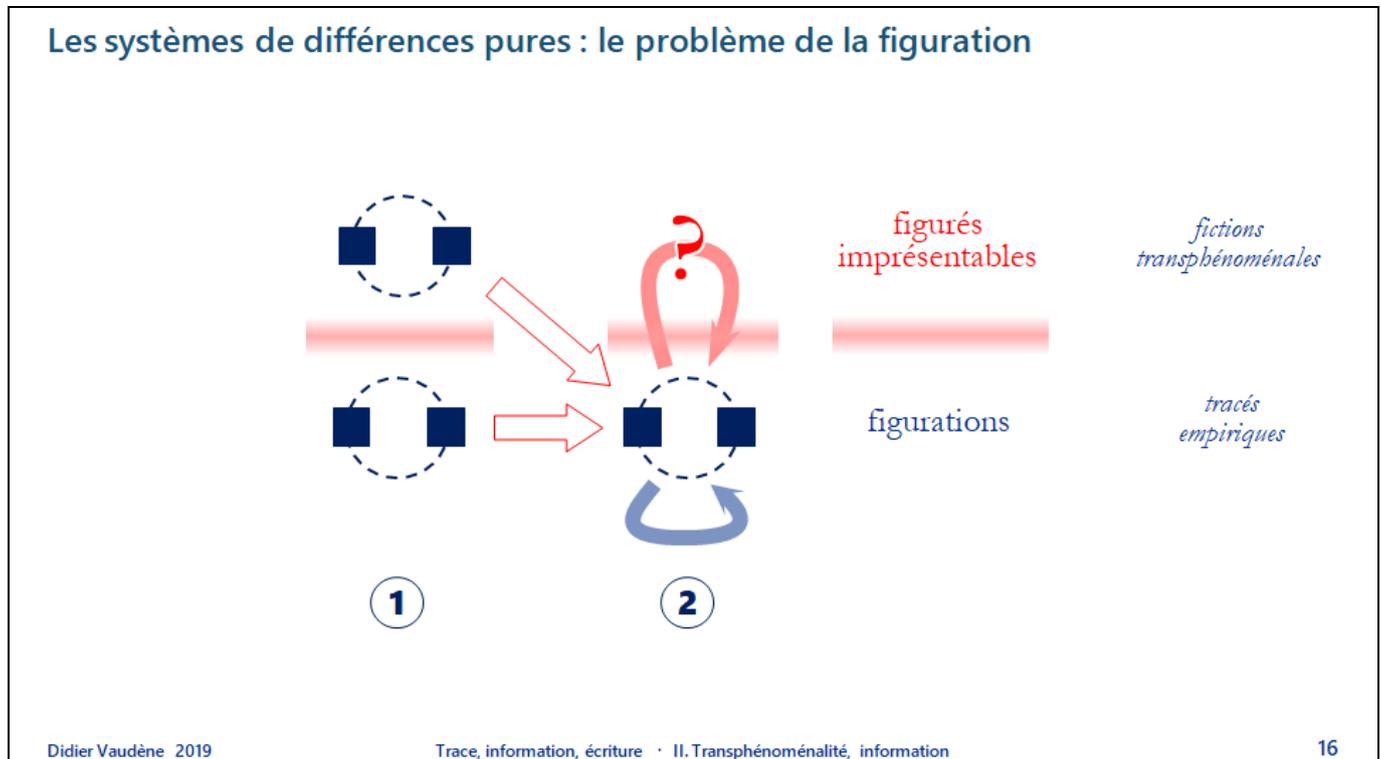
En l’occurrence, ce procédé méthodologique, procédant par une sorte de privation, vise en particulier (1) à bloquer les conditions *trop évidentes* d’applicabilité des mathématiques et (2) à bloquer le recours *trop évident* à des codages quand ceux-ci deviennent des passe-partout couverts par l’apparente légalité d’une convention (il est inutile de souligner l’allusion aux trop fameux « 0 » et « 1 » dans le cas d’un invariant « 1 parmi 2 »). À cet égard, l’affirmation de l’indiscernabilité des différences pures est aussi une manière d’empêcher que le défaut de détermination qui est mis en scène par la transphénoménalité ne soit escamoté par de telles évidences. Il ne s’agit évidemment pas de se priver de l’efficacité associée à ces évidences, mais tout au contraire d’en retarder et d’en ralentir la mise en œuvre pour se donner les moyens d’en examiner attentivement le ressort.

La visée méthodologique de ces blocages consiste donc à utiliser le contexte de la transphénoménalité comme d’une contrainte obligeant à rendre explicite, pour autant que faire se puisse, comment les effets de persistance, de répétabilité et d’identité peuvent être élaborés et constitués.

Les systèmes de différences pures : le problème de la figuration



La figuration proposée dans les transparents pour les systèmes de différences pures est déjà trompeuse, ce en quoi elle témoigne de son statut de figuration : ce n'est que dans la mesure où un tracé est reconnu défigurer en quelque manière ce qui devrait être figuré qu'un tracé acquiert son statut de figuration. Cette figuration laisse en particulier imaginer qu'on pourrait identifier individuellement les différences, figurées comme des carrés noirs, au moins par leur position relative : celle-ci (celle qui est plus à droite), celle-là (celle qui est plus à gauche), etc. Il convient simplement de comprendre que cette identification spatiale ne concerne que les carrés noirs de la figuration, et non les différences pures figurées :



(1) Schéma de gauche. D'une part, il convient de lire le *tracé empirique de la figuration* comme une sorte de système empirique (en-dessous de la barre de séparation entre empirique et fictionnel) où l'on peut appliquer toutes les opérations qui nous sont usuelles, en particulier celle d'un repérage spatial. Mais, d'autre part, il convient de lire ce « même tracé empirique » *comme si* il s'agissait [de la figuration] d'un système de différences pures (au-dessus de la barre, donc référé à la fiction du transphénoménal), donc démunie de toute éventualité d'une identification individuelle des différences pures.

(2) Schéma de droite. Répartir ces deux « même tracé empirique » l'un au-dessus de la barre et l'autre en-dessous est *évidemment* un tour de passe-passe fictif, car il ne s'agit en fait que d'un même tracé qui est *interprété deux fois*. On a reconnu le motif d'un glissement, comparable, à certains égards, au glissement arbre/arbre aperçu dans la première séance.

Les systèmes de différences pures : incomparabilité et clôture

L'incomparabilité et ses conséquences



Un autre trait remarquable de cette fiction des systèmes de différences pures est la *clôture* qui est deux fois suggérée, une première fois par l'insistance concernant le fait que les différences pures sont *mutuellement* distinctes quoique *mutuellement* indiscernables, et une deuxième fois par l'*incomparabilité* entre les différences liées à des systèmes distincts. C'est cette clôture qui très allusivement figurée comme le cercle en trait interrompu qui suggère que les différences pures (carrés noirs) tiennent ensemble. Cette figuration allusive suggère aussi que cette clôture n'est pas comparable à une sorte de sac « dans » lequel il y aurait les

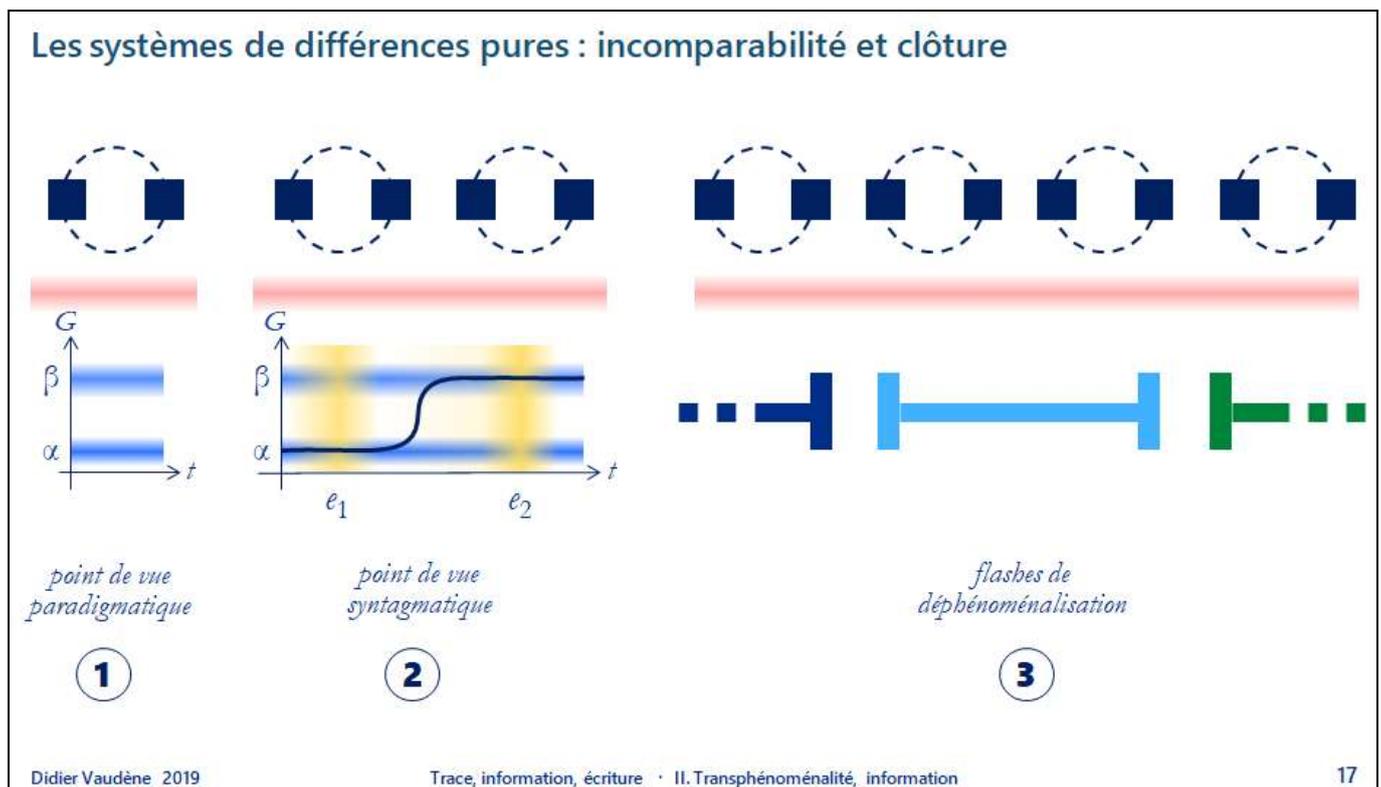
différences. Il faut plutôt comprendre que la clôture est déjà elle-même une tentative pour se donner une idée de la manière d'articuler ces trois traits que sont la distinctivité, l'indiscernabilité et l'incomparabilité.

L'incomparabilité signifie qu'on ne peut rien asserter concernant des différences liées à des systèmes distincts quant au fait de déterminer si elles seraient – ou ne seraient pas – « la même ». L'incomparabilité signifie donc aussi qu'on ne peut ni affirmer, ni récuser aucune persistance ni aucune répétabilité, ni a fortiori aucune identité entre différences d'un système à un autre.

Un système de différences pures est en quelque manière refermé sur soi, sans autre rapport avec un dehors qu'une distinction sans comparabilité à l'égard d'autres systèmes de différences pures. Chaque système de différences pures serait en quelque manière comparable à une *petite monadologie* locale, dont les « monades », extrêmement rudimentaires, ne connaîtraient les unes des autres que le seul fait qu'elles soient distinctes au sein de leur petite monadologie.

Le principe d'une telle incomparabilité est cohérent avec le fait que, déjà au sein d'un système donné, les différences sont indiscernables et non identifiables. A fortiori, pourrait-on dire, on ne saurait procéder à aucune comparaison entre systèmes distincts. Mais l'affirmation de l'incomparabilité participe aussi de la visée méthodologique, dont j'ai précédemment parlé concernant la constitution des effets de persistance, de répétabilité et d'identité, et qui consiste à bloquer l'intervention trop hâtive d'évidences et de pratiques concernant l'écriture.

La clôture comme déphénoménalisation d'un tenir-ensemble



L'idée de clôture a un autre enjeu qui est lié à la déphénoménalisation. Jusqu'à présent, j'ai présenté intuitivement (schéma 1) la déphénoménalisation comme s'appliquant à des états jugés suffisamment distincts. Mais plus précisément, ce qui est déphénoménalisé est comparable à des *valeurs* – ou des *plages de valeurs* – qui peuvent être associées au phénomène considéré, et c'est cette déphénoménalisation des *plages de valeurs* qui est associée à la distinction de différences pures. Mais on ne saurait s'arrêter là car, dans le phénomène, ces plages de valeurs ne sont pas indépendantes les unes des autres et leurs rapports appartiennent aussi au phénomène.

Il convient alors de comprendre que la déphénoménalisation concerne aussi les *rappports entre* les valeurs au sein de cette phénoménalité particulière, rapports qu'on peut comprendre comme leur entre-deux et, de manière plus générale, comme la solidarité indéfectible de leur *tenir-ensemble*. : c'est cette solidarité indéfectible

du tenir-ensemble qui est déphénoménalisé comme clôture du système de différences pures, pour autant qu'on veuille comprendre une telle clôture comme une manière d'imaginer que les différences pures d'un système tiennent ensemble.

Incomparabilité et déphénoménalisation des variations d'état

L'entre-deux (schéma 1) des valeurs d'une grandeur G peut être comparé à un point de vue *paradigmatique* (au sens linguistique) : les diverses valeurs (ou plages de valeurs) d'un paradigme s'excluent mutuellement au niveau du syntagme (on recroise ici l'approche de l'information via l'invariant « 1 parmi n »). Corrélativement, il convient de comprendre (schéma 2) que la traduction transphénoménale s'applique aussi aux variations d'état des dispositifs empiriques, ce qu'on peut comparer à un point de vue *syntagmatique*.

Au plan empirique, la comparaison des schémas 1 et 2 rappelle que le rapport entre deux valeurs (α et β dans le schéma 1) est à distinguer du rapport entre deux états (e_1 et e_2 dans le schéma 2), quand bien même ces états seraient référés à ces valeurs. Ce qu'on peut dire encore : l'entre-deux de deux valeurs, ce qui fait leur différence et qui les tient ensemble est à distinguer de l'entre-deux de deux états, ce qui fait la transition de l'un vers l'autre et ainsi les tient ensemble.

Au plan transphénoménal, la déphénoménalisation des plages de valeurs donne lieu, comme on l'a vu à des systèmes de différences pures (schéma 1). La déphénoménalisation des variations d'état donne lieu, quant à elle, à des rapports entre systèmes de différences pures, comme le suggère le schéma 2, de sorte qu'on est conduit à envisager que l'invariant de traduction transphénoménale soit à approcher et à concevoir comme de tels entre-deux transphénoménaux.

L'effectivité comme invariant transphénoménal

Je dois bien reconnaître qu'une telle perspective peut laisser perplexe, surtout quand on vient d'affirmer que les systèmes de différences pures sont clos, comme refermés sur eux-mêmes, et qu'ils sont par conséquent incomparables les uns par rapport aux autres. Comment alors imaginer l'entre-deux d'incomparables ? La réponse à une telle question est liée à la considération de l'effectivité. À ce stade, je ne vais pas développer la problématique de l'effectivité d'un point de vue théorique, mais je vais m'attacher à donner quelques éléments de repérage.

Première remarque. Si on comprend une variation d'état comme un accomplissement empirique effectif, alors le problème devient celui de la traduction transphénoménale d'accomplissements empiriques, sachant qu'on se place dans un contexte où on procède à la traduction transphénoménale de plages de valeurs via des invariants de la forme « 1 parmi n ». En d'autres termes, on ne vise pas la traduction transphénoménale d'accomplissements effectifs comme s'il s'agissait d'accomplissements « en soi », mais en tant que ces accomplissements sont liés à des plages de valeurs qui sont elles aussi prises dans le mouvement de la transphénoménalité. La présentation de la transphénoménalité en deux étapes successives qui visent d'abord les plages de valeurs et ensuite les variations d'état, doit être comprise comme une commodité didactique. En fait, la traduction transphénoménale procède tout d'un coup, et c'est dans un même mouvement que les deux aspects – valeurs et variations d'état – sont pris ensemble dans la traduction transphénoménale. Ce qu'on peut intuitivement très bien comprendre comme le fait que la discrétisation des valeurs en plages de valeurs a pour corrélat une discrétisation des transitions entre ces valeurs.

Deuxième remarque. Quand on passe au point de vue transphénoménal, on adopte principalement une attitude qui raisonne en termes de traductions et d'invariants de traduction. Par conséquent, on conçoit que l'enjeu de la traduction transphénoménale d'accomplissements effectifs est de caractériser les invariants transphénoménaux de ces accomplissements. On peut maintenant transposer le raisonnement déjà proposé pour les plages de valeurs. Qu'ont en commun de tels accomplissements ? Rien ? Non ! Presque rien. Ce presque rien peut se dire : avoir-lieu. Et de même qu'au sein d'un système de différences pures, les différences sont à la fois distinctes et indiscernables, de même la déphénoménalisation des accomplissements correspond à des entre-deux de systèmes de différences pures, entre-deux qui sont à concevoir comme à la fois distincts (il n'y a pas qu'une seul entre-deux, un seul accomplissement) et cependant indiscernables (ils n'ont rien d'autre en commun que le fait d'avoir-lieu).

Troisième remarque. De la même manière que la déphénoménalisation des états et des plages de valeurs revient à ôter toute « chair phénoménale » à ces états et à ces valeurs pour ne retenir que l'articulation entre distinctivité et indiscernabilité, de même la déphénoménalisation des accomplissements effectifs revient à ôter toute « chair phénoménale » à ces accomplissements, en particulier, par conséquent, tout ce qui relève, au plan empirique, de l'opposition entre spatialité et temporalité. En d'autres termes, il convient de comprendre que les invariants transphénoménaux de ces accomplissements sont à imaginer comme de *purs avoir-lieu*, en ce sens qu'ils doivent demeurer démunis de toute trace résiduelle de phénoménalité qui pourrait les spécifier en un sens spatial et/ou temporel. Réciproquement, ce qui serait extravagant, ce serait de tenter d'imaginer que des rapports entre des [systèmes de] différences pures soient autrement qu'eux-mêmes purs (où pur signifie délié de toute « chair phénoménale », c'est-à-dire de toute phénoménalité particulière). Je viens de brosser à grands traits l'idée d'effectivité. On notera que le français *avoir-lieu* noue l'idée d'accomplissement effectif avec une neutralisation de l'opposition ordinaire entre spatialité et temporalité.

Quatrième remarque. Cette approche de la déphénoménalisation des accomplissements effectifs va aussi dans le sens du souci méthodologique visant à bloquer l'intervention trop hâtive de nos évidences ordinaires de manière à pouvoir examiner en détail comment ces évidences, aussi bien que nos pratiques ordinaires d'écriture, peuvent intervenir dans un tel contexte.

Il va sans dire que la disposition spatiale des deux systèmes de différences pures dans le schéma 2 n'est qu'une figuration défigurante pour une fiction transphénoménale aussi imprésentable dans l'empirie qu'elle est supposée déliée de toute trace résiduelle de spatialité et/ou de temporalité.

Les flashes de déphénoménalisation

Un autre aspect (schéma 3) de la clôture des systèmes de différences pures et de l'incomparabilité qui lui est associé intéresse le fait que des déphénoménalisations diverses ne peuvent pas venir fusionner dans un « même » système de différences dans la mesure où le passage d'un flash d'observation à un autre se comprend comme un accomplissement effectif, lui-même déphénoménalisable comme on vient de le voir. Chaque déphénoménalisation est une sorte de flash, et le système de différences pures qui lui correspond est lié à ce flash. Cette question est l'un des aspects de la constitution des persistances.

Discrétisation et solidarité transphénoménales

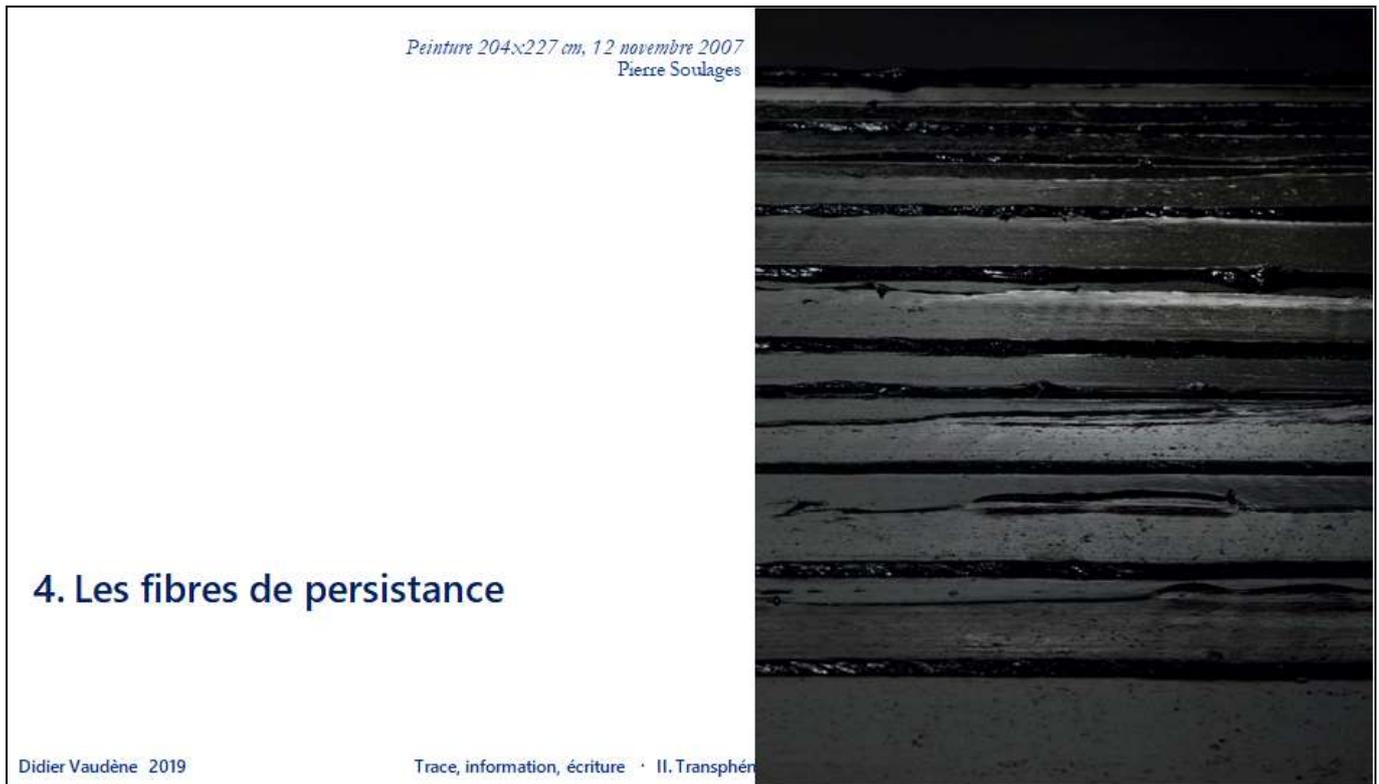
La déphénoménalisation, du moins telle que je la conçois ici, provoque un effet qu'on pourrait dire de discrétisation, ce qui va dans le sens d'une articulation avec l'écriture. Pour autant, il ne s'agit pas d'une discrétisation au sens habituel, puisque la déphénoménalisation prend en charge à la fois les plages de valeurs (qui correspondent aux différences pures) et leur tenir-ensemble (qui correspond à la clôture). Cette idée est évidemment à mettre en correspondance avec la question de l'écriture *en noir et blanc* (dont je parlerai dans la suite du séminaire).

Cette déphénoménalisation des entre-deux amorce l'approche d'une problématique centrale de la mise en œuvre ordinaire de la transphénoménalité et nomme – ou plus exactement qu'on mal-nomme, qu'on mal-dit, part mal-dite de cet environnement technologique – la *dématérialisation* des supports. De manière intuitive, par exemple, si je veux déphénoménaliser des traces d'encre sur du papier, ce ne sont pas les traces hors ou sans papier qu'il faut déphénoménaliser, car c'est le papier qui assure leur tenir-ensemble et leur confère la consistance et la persistance de tracés. Le fait de changer de support me conduit certes à abandonner la matérialité d'un support pour adopter la matérialité d'un autre support, mais cela ne me dispense pas de procéder à la traduction transphénoménale de la fonction du tenir-ensemble assumée par la matérialité du support que j'abandonne. C'est cela qu'il faut conserver et traduire transphénoménalement.

Supposons que je scanne un dessin ou une photographie. Le support papier assure le tenir-ensemble de tous les éléments pigmentés (gouttelettes d'encre, de peinture, poussières de plomb, etc.) qui déterminent le dessin, tenir-ensemble qui inclut la disposition spatiale de tous ces éléments pigmentés les uns par rapport aux autres. Le scanner me permet certes d'abandonner le papier, mais à la condition qu'il conserve, à sa manière, le tenir-ensemble – y compris la disposition spatiale – des pixels obtenus de manière à ce qu'un dispositif d'affichage ou d'impression, puisse restituer ultérieurement cette disposition.

La clôture des systèmes de différences pures se laisse aussi interpréter dans la cohérence de la perspective transphénoménale. Quand on dispose de l'identité, quand on peut nommer individuellement les éléments sur lesquels on opère, on peut classer ces éléments, les répartir dans des sacs, asserter que celui-ci appartient à telle collection mais pas à celle-là, etc. Dans ce contexte, l'appartenance et la mise ensemble peuvent être comprises comme *extrinsèques* aux éléments : il y a un univers d'éléments au sein duquel on asserre des appartenances et des mises ensemble. Mais, dans la perspective transphénoménale, il n'y a rien de tout cela, car il n'y a ni identification ni identité, de sorte qu'on ne peut pas asserter le tenir-ensemble d'un système de différences pures en désignant individuellement les différences. Quand il n'y a ni identification ni identité, il ne reste que l'effectivité d'une solidarité indéfectible.

§4 – Les fibres de persistance



La traduction transphénoménale (3) Les fibres de persistance

Jonctions dans l'hétérogène

L'idée de transphénoménalité suppose une hétérogénéité des dispositifs (comme on l'a vu dans l'exemple), qui soit certes suffisamment nette pour qu'il n'y ait pas réduction triviale des uns aux autres, mais sans toutefois exclure l'éventualité d'articulations permettant de les faire entrer en interaction les uns avec les autres. Une hétérogénéité en quelque manière moyenne, ni absolue (ce qui exclurait les interactions), ni trivialement éliminable (évaporation de l'hétérogénéité dans du *même*). Je nommerai *jonction* ce qui mérite d'être analysé en tant qu'interaction entre dispositifs jugés hétérogènes.



Dans les transparents, la figuration des jonctions suggère à la fois une sorte d'étanchéité, symbolisée par les deux barres verticales, qui est compensée par la possibilité d'une action d'un côté sur l'autre.

La traduction trans ϕ (3) Les fibres de persistance

conservation de la
quantité d'information
(1 parmi 2)



fibre de
persistance
(empirique)



Didier Vaudène 2019

Trace, information, écriture · II. Transphénoménalité, information

19

Les deux dispositifs associés au télégraphe Morse correspondent à deux telles jonctions. D'une part, le manipulateur autorise une interaction entre un opérateur qui agit au moyen de contractions musculaires (dispositif chimique, électrique, mécanique) pour fermer rythmiquement un circuit électrique alimenté par une batterie, d'où une jonction entre un domaine biomécanique (pour faire bref) et un domaine électrique. D'autre part, la station réceptrice se comporte comme une jonction entre un domaine électrique (le courant reçu de la station émettrice) et un domaine graphique constitué par des traces d'encre sur une bande de papier. En fait, on aperçoit rapidement que chaque dispositif est à son tour décomposable en sous-dispositifs. Du côté réception, par exemple, la jonction électricité/encre met en jeu un électroaimant (électro magnétisme), puis un levier portant le poinçon (mécanique), sachant en outre que la bande de papier doit être entraînée par un moteur (en l'occurrence un moteur mécanique à ressort). Cette relative complexité n'est pas une considération secondaire, puisque la transphénoménalité, comprise comme information, est en particulier destinée à envelopper et absorber le plus possible la complexité des dispositifs empiriques.

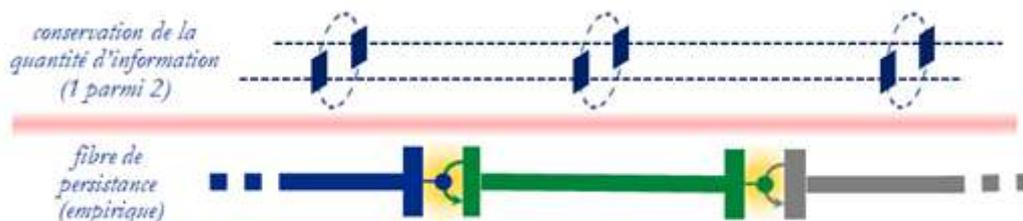
On observe bien qu'il n'y a pas de persistance matérielle (sous-entendu unique) le long de la chaîne, car il n'y a rien qu'on pourrait comparer à un quelque chose matériel, qui serait présent à un endroit de la chaîne, et qui deviendrait présent un peu plus tard à un autre endroit de la chaîne. Dans le cours du dispositif, il y a des segments qui sont *localement* homogènes et qui permettent *localement* des persistances, mais ces différents segments sont hétérogènes en ce sens qu'ils ne sont pas liés par des relations intrinsèques : il n'y a pas de relation intrinsèque entre une contraction musculaire et l'apparition d'un courant électrique sur un fil télégraphique, pas plus qu'entre l'excitation d'un électroaimant et un dépôt d'encre sur une bandelette de papier.

C'est cette absence de relation en quelque manière nécessaire entre les différents segments qui laisse place aux *jonctions* entre ces segments, jonctions qui vont déterminer comment s'effectue l'interaction entre les segments ainsi joints. Ce sont ainsi les jonctions qui établissent et déterminent la *fibre de persistance* qui correspond à l'enchaînement causal requis par l'usage de tels dispositifs. Corrélativement, les effets ne se produisent qu'à la condition que les différentes parties du dispositif, les segments autant que les jonctions, fonctionnent correctement.

Invariance dans le transphénoménal

La fiction du transphénoménal est destinée à proposer une manière de concevoir certaines articulations entre des segments hétérogènes ; en contrepartie, la possibilité d'un lien *direct* entre les états empiriques et les systèmes de différences pures est exclu. Dans le transparent, on peut éventuellement s'étonner que les

jonctions – donc des articulations entre des segments hétérogènes – se trouvent figurées comme un lien (trait interrompu) au plan transphénoménal :



Mais une telle figuration correspond bien à la visée de la traduction transphénoménale, puisque les systèmes de différences pures reflètent un invariant qui est conservé *malgré* l'hétérogénéité des dispositifs empiriques ; il ne conviendrait donc pas qu'une jonction puisse troubler cette conservation. Si, au plan empirique, on conçoit qu'une fibre de persistance est un agencement articulé de dispositifs pour lequel on peut faire valoir la conservation d'une quantité d'information, c'est-à-dire la conservation d'un invariant « 1 parmi n », cela signifie qu'en tout point du dispositif (c'est-à-dire dans tout flash de déphénoménalisation), on peut faire valoir une telle conservation.

Or, comme on l'a vu, une telle conservation a deux aspects : (1) d'une part un aspect paradigmatique qui correspond à la conservation de la distinction des différences et qui est figuré par les systèmes de différences pures, et (2) d'autre part, un aspect syntagmatique qui correspond à la conservation de l'invariant tout le long de la fibre de persistance empirique considérée dans son fonctionnement comme un accomplissement effectif, et c'est cet accomplissement effectif qui est figuré sous la forme des traits qui relie des différences. D'un point de vue empirique, ce fonctionnement des dispositifs correspond à l'évolution de leur état (variations, transitions, etc.) ; mais rapportée à l'invariance transphénoménale, cette évolution se traduit par une manière de variation nulle – *come nullo* – aussi longtemps du moins que le fonctionnement du dispositif empirique préserve l'invariant.

Remarque sur l'indiscernabilité

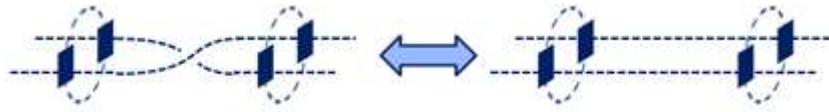
Symétrie et défaut de détermination

Cette articulation entre les fibres de détermination (côté empirique) et l'effet de neutralisation *come nullo* (côté transphénoménal) correspondant à la diversité des variations de l'état de ces fibres est peut-être surprenant au premier abord, même s'il correspond exactement à ce que vise la transphénoménalité : cette neutralisation notifie en fait très simplement qu'on peut utiliser une fibre de persistance empirique (diversité agencée de variations d'état) comme d'un dispositif conservant un invariant « 1 parmi n », c'est-à-dire une quantité d'information, sans avoir rien à connaître des particularités et de la complexité empiriques de cette fibre de persistance. Le fait que j'aie pu prendre le prétexte de dispositifs télégraphiques du XIXe siècle pour mener cette étude souligne et rappelle, si besoin était, que l'analyse d'agencements en termes d'information procède de considérations à la fois générales et fondamentales qui ne sont liées à aucune phénoménalité particulière, qu'il s'agisse d'agencements artefactuels ou non, mécaniques, électroniques, moléculaires, biologiques ou autres.

Si le cas des télégraphes suggère plutôt l'idée de transmission, il convient de comprendre que cette neutralisation, qui procède d'une déphénoménalisation des aspects empiriques spatiaux et temporels, s'applique dès lors qu'il y a conservation d'une quantité d'information : la même analyse s'applique aux dispositifs d'enregistrement et de mémorisation, et c'est exactement ça que nous pratiquons au quotidien, comme l'a précédemment suggéré de manière imagée l'exemple de la transmission d'un courrier électronique. On pourra en outre aisément transposer le point de vue de Bernard Guy concernant le mouvement et comprendre qu'une mémorisation n'est en somme qu'une sorte de transmission extrêmement ralentie.

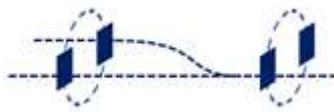
Cette neutralisation de la diversité de fonctionnement des fibres de persistance empiriques ouvre donc sur des *pratiques d'usage* qui, parce qu'elles visent à se délier au maximum de la complexité empirique sous-jacente, sont quasiment vécues dans la sphère presque paradisiaque de la fiction du transphénoménal, quand bien même ne l'apercevrait-on pas. En contrepartie, l'usage de ces dispositifs (ou la mise en œuvre de ces analyses informationnelles) conserve un *défaut de détermination* intervenant en tant que condition de possibilité

de ces pratiques d'usage et de ces analyses : la symétrie des systèmes de différences pures, qui correspond à l'indiscernabilité des différences pures, s'articule avec la neutralisation des fonctionnements :



Tenter (schéma de gauche) de recourir à des variations dans le tracé des traits qui signifient la conservation de l'invariant demeure sans effet, donc vain (schéma de droite), puisque les différences pures sont indiscernables (au sein d'un système de différences pures) et incomparables (d'un système à un autre).

Je rappelle au passage que toutes les considérations liées à la cette conservation des invariants sont entièrement liées à l'agencement et au bon fonctionnement des différents dispositifs. Si, par exemple, le récepteur fonctionne mal et qu'il ne parvient plus à imprimer, il n'y aura plus conservation de l'invariant ni, par conséquent, de la distinctivité, puisque, que le manipulateur soit appuyé ou baissé, il ne se produira aucune trace du côté du récepteur :



Remarque sur la problématique de l'identité

Le fait de bloquer l'intervention des évidences ordinaires liées à l'écriture (on ne peut ni nommer ni identifier les différences pures) permet d'approcher ce paysage intermédiaire où la persistance empirique, mise en jeu dans les fibres de persistance, n'est pas encore recouverte par la fiction de l'identité. En effet, du côté empirique, il y a certes des persistances fragmentaires, mais on ne peut les associer à aucune identité qui serait empiriquement déterminée à cause de l'hétérogénéité des dispositifs, tandis que du côté transphénoménal, il y a certes conservation d'invariants « 1 parmi n », mais on ne peut les associer à aucune identité qui serait idéalement déterminée à cause du défaut de détermination manifesté par les symétries.

Remarques sur les jonctions

Remarques sur les jonctions

Robinet de puisage en laiton

Double triode
ECC82

Triode
(Chauffage indirect)

Interrupteur à couteaux

Symbole d'un transistor NPN

Transistor
2N2222.4

open form (generally colorless) → closed form (generally colored)

Exemple d'interrupteur photochromique de type diaryléthène

Didier Vaudène 2019 Trace, information, écriture · II. Transphénoménalité, information 21

Détail de la jonction de l'interrupteur

Avant de poursuivre l'étude de la transphénoménalité, je voudrais faire quelques remarques sur les jonctions. Le schéma que j'ai dessiné pour figurer les jonctions suggère une sorte d'étanchéité ou d'isolation entre les deux côtés de la jonction (les deux barres verticales) au sein de laquelle est cependant ménagée la possibilité d'une action d'un côté sur l'autre.

L'un des exemples de jonction, parmi les plus simples et les plus familiers, est le dispositif de l'interrupteur électrique. J'attire l'attention sur le fait que la jonction – relativement à ce qui intéresse la traduction transphénoménale – n'est pas l'interrupteur lui-même (le courant passe ou ne passe pas, si on néglige les transitoires et les rebonds), mais l'action de quelqu'un (ou de tout autre dispositif mécanique) sur l'interrupteur.

Si l'interrupteur permet aisément qu'il puisse y avoir deux états électriques stables (sous réserve d'une source de courant appropriée), la traduction transphénoménale, quant à elle, s'intéresse à la traduction d'une contraction musculaire (pour faire bref, et en comprenant tout ce qui rend cette contraction possible) en une variation d'un état de courant de courant électrique.

L'idée d'une relative isolation entre les deux côtés de la jonction peut ici s'entendre littéralement : sauf pour les petits courants, il est préférable qu'il y ait un isolant pour que l'opérateur évite l'électrocution. Mais l'isolation s'entend aussi en un autre sens : l'action de l'opérateur sur l'interrupteur n'est pas de produire du courant (un interrupteur n'est pas une dynamo), mais seulement d'agir mécaniquement – dans cet exemple – sur le dispositif d'interruption qui commande le passage du courant. Dans nombre de cas, une « petite action » (petite en énergie, pour faire bref) suffit pour déclencher un phénomène de beaucoup plus grande ampleur, et, aussi, bien souvent, d'une autre nature. Dans cet exemple, une contraction musculaire provoque une action *mécanique* sur un levier (côté gauche de la jonction dans le schéma), ce qui déclenche un effet électrique (côté droit de la jonction).

Sans que je dispose des arguments pour affirmer ou récuser une généralisation, je peux au moins remarquer que nombre de ces jonctions sont asymétriques, en ce sens que l'action qui intéresse la transphénoménalité procède d'un côté pour s'appliquer à l'autre, ce qui ne signifie pas qu'une telle action soit toujours sans aucun effet réciproque. Je laisse pour l'instant la question ouverte.

Autres jonctions usuelles

Parmi les jonctions les plus usuelles, et aussi beaucoup plus anciennes, figurent celles qui agissent sur les fluides, dont l'archétype est le robinet, la vanne, le bouchon, etc.

Dans le domaine purement électronique, le principe de telles jonctions est réalisé par la lampe triode, inventée en 1906 par Lee De Forest. La cathode émet à chaud des électrons qui sont attirés par l'anode tandis que l'interposition d'une grille permet, par des courants petits relativement au courant qui s'établit de la cathode vers l'anode, de favoriser ou de restreindre le passage des électrons. Cette lampe fut la première lampe amplificatrice. C'est le même principe qui fut utilisé ultérieurement dans les premiers ordinateurs à lampes.

Le mot *jonction* est ici une allusion au contexte des transistors, inventés en 1947 dans les laboratoires de la Bell. Les transistors permettent, tout comme les triodes, le contrôler le courant du collecteur (C) vers l'émetteur (B) (pour les transistors NPN) via le potentiel appliqué à la base (B). Tout comme dans le cas des lampes, les transistors (pourvu qu'ils aient les caractéristiques appropriées) peuvent servir pour l'amplification et pour la commutation. L'entrée « transistor » de Wikipedia donne un aperçu de l'évolution du nombre de transistors intégrés dans les microprocesseurs (plus d'un milliards de transistors pour les processeurs Intel) et les cartes graphiques (l'une des dernières cartes graphiques de Nvidia intègre plus de 18 milliards de transistors). Les recherches actuelles visent l'utilisation des propriétés de certaines molécules pour qu'il soit possible de les placer dans des états stables, distincts et détectables, l'enjeu étant à la fois d'opérer à l'échelle moléculaire (très haute intégration envisageable) et à des énergies très faibles.

--